

Konjunktural-Biographie (1799)
Jean-Paul Friedrich Richter

Sept poèmes de Zeitgehöft
Paul Celan

Le Tournon 1974
Pierre Rottenberg

Poésie libre arabe aujourd'hui

action poétique 78

Proses artistiques et sentimentales
Didier Pernerle

Sur la production de besoins
Peter-Paul Zahl

Rires
Guillevic

Chronique du Grand Extérieur
Antoine Vitez

Poèmes

Martine Broda
Robert Davreu

Bernard Chambaz
Joseph Guglielmi

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique

78

action poétique

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par
Martine Broda et Mostefa Harkat

A PARAÎTRE

79 : Vingt-cinq ans...

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Bernard Fillaire. Liliane Giraudon, Joseph Guglielmi, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Yvan Mignot, Marc Petit, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Michel Ronchin, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

ADMINISTRATION : Michel Ronchin.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : Argon-diffusion, 43, rue Hallé, 75014 Paris. Tél. 535.03.09.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 50 F. — Etranger : 100 F.

France : 8 numéros : 95 F. — Etranger : 200 F.

(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. : Action poétique, 27, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris - 4294-55 Paris

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 2^e trimestre 1979

ISBN : 2.85463-16.X

N^o Commission Paritaire : 56995

Néo-Typo - 25000 Besançon

SOMMAIRE

● Konjectural - Biographie : <i>Jean-Paul Friedrich Richter</i> (trad. Rolland Pierre, Dominique Schwab et Marcel Meyer)	3
— Préface	5
— Première Epître poétique (extrait)	8
● Sept poèmes de Zeitgehöft : <i>Paul Celan</i> (trad. Martine Broda).	11

POEMES

— Le Tournon 1974 : <i>Pierre Rottenberg</i>	21
— Proses artistiques et sentimentales : <i>Didier Pernerle</i>	25
— Poèmes : <i>Robert Davreu</i>	27
— Sur la production de besoins : <i>Peter-Paul Zahl</i> (trad. Alain Lance)	35
— Rires : <i>Guillevic</i>	36
— Chronique du Grand Extérieur : <i>Antoine Vitez</i>	43
— L'Amortie : <i>Bernard Chambaz</i>	49
— Charlie Mingus : <i>Joseph Guglielmi</i>	55
— Poèmes : <i>Martine Broda</i>	56
● Poésie libre arabe aujourd'hui : <i>Présentation et traduction de Mostefa Harkat</i>	59
— Un béret français	82
● Notes de lecture	
— Jacques Roubaud, par Mitsou Ronat	85
— Jacques Garelli, par Serge Jouhet	89
— Bibliothèque Allemande, par Alain Lance	92
— Claude Prévost, par Alain Lance	93
● La Revue des revues	94

Konjektural - Biographie
(1799)

Jean-Paul Friedrich RICHTER

Konjektural - Biographie

Ecrite entre l'automne 1798 et février 1799. La Révolution française a marqué Jean-Paul, mais que sera le siècle au bord duquel il s'interroge ? Et quelle sera *sa propre vie* ? Pour le savoir, un seul moyen : écrire sa vie, ou, tout simplement, écrire encore et encore. Jean-Paul va avoir 35 ans. Le fléau de la balance est vertical — au milieu (*Mittel*). C'est un probable solstice, c'est-à-dire que le soleil va tourner (*Sonnenwende*). Sur l'espace étroit de ses pérégrinations, Jean-Paul, le marcheur (qui associe souvent le mouvement de la marche à celui de l'écriture), va-t-il s'arrêter, se fixer ? pourquoi donne-t-il le nom de *Mittelspitz* au domaine fictif dont il s'imagine le futur propriétaire ?

Auteur de nombreux livres — entre autres : *La Loge invisible*, *Fixlein*, *Siebenkäs*, *Le Jubilé*, qui sont tous des biographies. Jean-Paul interrompt le *Titan* pour écrire cette « œuvrette », la *Biographie conjecturale*. Un appendice en somme, dont Jean-Paul fonde le genre, qui serait par rapport au roman, dit-il, quelque chose comme « sa belle-mère ». Celui dont c'est la vie d'écrire des vies va donc écrire sa propre vie, de 1798 jusqu'à sa mort, incluse ; ce qu'il n'a jamais cessé de faire (il s'en explique ici). Conjecture n'est pas prophétie, mais peut-être plutôt évidence, procès. La pointe de la plume (*Spitze*) est aussi le seul moyen (*Mittel*) pour feinter l'avenir, sans feindre.

Au cours de mon travail sur les premières œuvres de Jean-Paul, j'ai rencontré ce texte, qui, semble-t-il, n'a jamais été traduit en français.

Rolland PIERRE

Préface à la Biographie conjecturale

Jean-Paul Friedrich RICHTER

La Biographie conjecturale constitue le dernier tiers du petit volume intitulé : « Lettres de Jean-Paul et vie à venir ».

Voici les passages de la préface qui se rapportent à la Biographie conjecturale.

Le dernier tiers du livre confie au lecteur une biographie conjecturale de ma vie à venir dans ce qu'il est convenu d'appeler des épîtres poétiques. Vraiment il est bon que l'homme ait besoin de se soucier de tout autre plus que de lui ; — de lui il peut dire et dévoiler et supposer ce qu'il veut ; sur ses secrets, tout le monde doit fermer sa gueule, lui seul non. C'est pourquoi — froidement contre l'étroitesse de cœur d'une pitoyable prudence devant les mystères de sa propre identité — carrément (*sans mes fictions biographiques habituelles*) j'ai produit aux yeux du monde le tableau de ma vie telle qu'elle apparaîtra de cette année-ci jusqu'à ma dernière.

L'art de la poésie comme la vertu méprise sur le chemin de sa victoire le naufrage de la situation personnelle et des joies éphémères. Ce jeu-ci ne fait pas de mal ; tandis que dans les autres jeux des grandes personnes, comme dans les jeux d'enfants, les trompettes de bois et les soldats de plomb empoisonnent et les chevaux à bascule et les sarbacanes ébranlent dangereusement.

C'est comme mon double que, dans la biographie conjecturale, je me suis vu et peint moi-même, comme Moïse dans le Pentateuque, même ma mort : cette dernière en tous les cas reste pour moi certaine ; et ce roman historique de mon moi dût-il se boucler sur un volume plus tôt venu que je ne l'aurais supposé, du moins ma tête regagnerait ce qu'elle aurait perdu de ses propres conjectures en conjectures étrangères que le docteur Gall de Vienne (à qui je lègue ici mon crâne) devrait y puiser.

Aujourd'hui c'est Carnaval¹ — et bal masqué — et le masque et la nappe de la faim² sont pendus ensemble et je pourrais à bon droit m'arrêter là ; cependant demain c'est Mercredi des Cendres et j'ai écrit à un célèbre savant de ce temps quelque chose qui va fort bien avec cette œuvrette et que je veux insérer ici (surtout que ce livre-ci est mon dernier en ce siècle), mais dont je ne sais plus grand-chose, vu que je ne l'ai pas recopié. On invite ici l'homme célèbre à dire dans les gazettes florissantes si je lui ai adressé ce qui suit : « Le diable (me semble-t-il avoir écrit) est lâché dans ce siècle et le Saint-Esprit également, Monsieur ! Ah ! les temps sont durs, qui se présentent à la porte, *tremblements de terre* et *avalanches* tout ensemble ! Quelques décennies vont venir — car le cœur immortel des hommes ne peut en supporter plusieurs — où chimie et physique et géographie et philosophie et politique conjurées feront passer le voile d'Isis lui-même, de la muette et haute divinité pour la forme, et Isis qui est derrière pour rien. Le cœur soumis à la Némésis, et dont l'éducation a été faite par des temps plus modestes et plus pieux, hésitera devant une insolente et scélérate ère de Titans, où seules les affaires et l'acuité d'esprit commandent et où l'intellect impose au tribunal le droit du plus fort. La période actuelle est hantée d'ombres révolutionnaires, qui, comme les homériques, n'ont ni force ni discours avant d'avoir bu du sang. L'humanité, certes, s'est réveillée — je ne sais si c'est au lit ou au tombeau — mais elle est encore couchée, comme un cadavre réveillé, retourné sur le visage, et elle regarde dans la terre.

Cette révolution morale (une révolution politique est plus la fille que la mère d'une révolution morale), cette folle exubérance de l'esprit du temps descend jusqu'aux critiques qui mettent en garde le poète contre la morale, et préfèrent que, quitte à s'emparer d'un matériau, il choisisse le moindre mal et aille chercher trop loin dans l'im-

moralité plutôt que dans la moralité. Vous, destructeurs détruits, vous allez multiplier les pécheurs, mais pas les poètes ; ceux-ci souffrent-ils donc tant chez nous de la téléologie morale ? Et celui dont elle fait un prosateur le resterait encore en suivant la plus immorale téléologie du monde, comme les Français le prouvent. L'Hippocrène n'est-elle pas chez les deux grands poètes grecs, Homère et Sophocle, une sainte eau bénite, et leur Parnasse un autel de la Némésis, entièrement construit sur un Sinaï moral ?

En attendant, ce temps connaîtra aussi le tournant du solstice³. Le cœur humain tombe en poussière, mais jamais son but. Comme d'après les naturalistes, tout un règne végétal et animal a dû s'abattre en terreau à fleurs faisant couche pour le règne humain, ainsi la cendre des temps plus sombres est un engrais pour les temps meilleurs. Que chacun avant toute chose améliore et révolutionne donc, non pas l'époque, mais son moi ; alors tout arrive, parce que l'époque est faite d'une somme de moi. Que chacun continue de travailler et de creuser en silence la lampe au front dans son lot sombre et dans son puits, sans se soucier du bruit qui monte et qui descend des machines hydrauliques. Et si les gaz souterrains enflammés par les lampes des mineurs le saisissaient, l'air serait du moins purifié pour les mineurs futurs. Mais nous sommes tous ainsi : nous accordons volontiers l'incommensurabilité de l'espace aux développements de l'univers ; au contraire nous leur dénions l'incommensurabilité de *temps*, comme si les deux n'étaient pas liés. L'Empire millénaire du Tout (telle est notre exigence) doit, demain, à peine débarqué, se présenter à notre porte pour notre anniversaire, et nous féliciter, que nous aussi nous en profitions...

Mais comme je l'ai dit, ce n'est pas encore certain que je me sois adressé au savant célèbre ; car je n'écris ici que de mémoire.

Weimar, Jour du Carnaval 1799.

Première Épître poétique (extrait)

Mon petit domaine de Mittelspitz

Leipzig, semaine des tonneliers de la foire de la Saint-Michel, 1798.

Cher Otto ! Voici qu'une idée me pousse à travers les allées et les jardins ; elle a déjà tendu tous les murs de ma tête de verdure et de guirlandes de fruits des Hespérides ; mais elle doit en sortir, avec ses branches chargées, et se déployer dans les mains du public. Vois-tu, je veux mettre fidèlement l'histoire de ma vie, celle qui est encore devant moi, en épîtres poétiques. Si, contre tout espoir, je devais ne pas la vivre, j'en aurai quand même eu la répétition théâtrale, le simulacre mimé⁴, le panorama, et la moitié de l'Europe en aura eu la description. Mais pour ne rien feindre — et aussi pour des raisons dix fois plus douces — je t'adresse le tout en lettres imprimées, comme en envoient les marchands, dont absolument chaque mot mérite d'être imprimé, parce que chacun est « une lettre toute prête »⁵ pour plus d'une personne.

Pour ma vie actuelle, je ne saurais rien faire de mieux que de peindre la prochaine ; à présent que nous sommes en octobre — alors qu'il y a juste un an que je suis allé m'installer à Leipzig — j'ouvre de nouveau les ailes avec d'autres alouettes de Leipzig qui obéissent au même instinct et je bat des ailes en direction de Weimar ; et en vérité, quand, geste éternellement répété, il empaquette la voilure de cire pour la vie, le pot à plume, l'anneau du perroquet, les élytres et les écuelles à boire et à manger, aucun oiseau migrateur ne peut se défendre de la question : combien de fois ferai-je encore mon paquetage avant d'être empaqueté ? C'est alors qu'on tient ses oreilles trop près du vol bruisant de la vie et des longs rémiges du temps. D'une façon générale, un homme raisonnable ne devrait absolument pas migrer en automne, comme je le fais pourtant à nouveau ; au printemps, le cœur rafraîchi par la nature veut avec tant de centaines de désirs suivre tout cor de postillon au moins jusqu'à Rome ; mais en automne — aux jours où l'hiver se harnache — quand le monde entier creuse son terrier de blaireau et garnit douillettement ses quartiers d'hiver, c'est dur pour une âme attachée

au foyer de se dire : tu n'es pas avec les autres autour du poêle, pour lequel on est en train de décharger la provision de bois pour l'hiver.

Cher Otto, je voulais dire quelque chose et j'ai dévié ; car je quitte mon séjour. /.../

Je veux donc emporter l'automne de mes rêves et m'allonger sur la pierre de Jacob. En vérité, puisque le cours futur de ma vie ne peut se composer de rien d'autre que de ce qui touche à l'état de mes biens fonciers et domestiques, que j'ai l'intention de décrire très clairement, et de la femme, que je recherche d'abord comme fiancée, et de moi en père de famille, et de mon extrême-onction et de la scène du fossoyeur, je ne vois pas, dans ces conditions, ce qui — cette dernière exceptée — pourrait survenir de tel que rien ne sortirait de cette antichambre où tout l'avenir attend ; mais ce qui me tranquillise le plus c'est la tendance taquine que j'ai souvent remarquée chez le destin, de tailler toujours sur le patron des histoires que je raconte sur les autres ce qui m'arrive à moi, et ainsi, quand d'autres mouillent de réalité leur poésie, d'adoucir avec plus de bonheur chez moi la réalité avec la poésie. Comme lors de tirs sur cibles basculantes, j'ai souvent tiré en même temps que des images de plats cuisinés, de vrais petits cartons de soupe et de la cuisine refroidie.

Mais je ne peux pas encore commencer avant d'avoir fait taire les misérables criaileries que des cœurs étroits in-20 format de poche pousseront quand j'arracherai les rideaux des fenêtres de ma maison, quand j'ouvrirai cette fenêtre sur le cœur (vanté par Momus) qui d'habitude chez d'autres est *aveugle*, et quand j'aurai eu, quelques jours auparavant, l'indiscrétion de coller au coin des rues et d'introduire dans les maisons des prospectus concernant mes rôles d'acteur-invité de ma propre vie, le vol vers Weimar, le mariage et la mort. /.../

Traduit par Rolland PIERRE
Dominique SCHWAB et Marcel MEYER

1. Mardi gras - (mot à mot : nuit de jeûne, Fastnach - Fasten, jeûner - Fastnachtspiel (litt.) : pièce carnavalesque.

2. Nappe d'autel de Carême. (N. d. A. : « Une étoffe décorée d'histoires bibliques que les papistes exposent du Mardi gras au Vendredi saint ».)

3. Solstice : Sonnenwende —. Wenden, tourner. Le soleil prend son tournant.

4. « Die Komödienspiel, die gestikulierende Lufterschelung. »

5. En français dans le texte : certificat de prêt, reconnaissance de dette.

Sept poèmes de Zeitgehöft

Paul CELAN

Ces poèmes sont parmi les derniers que Paul Celan ait écrit (entre 1969 et 1970). Zeitgehöft n'a pas été publié en tant que recueil du vivant de Paul Celan, mais en 1976 seulement.

UNE ETOILE

écoute une lumière,
une heure chasse
une heure,

lourd-cœur,
l'azur roule
par-dessus toi,

ton crachat sanglant
rend heureux
un grain de poussière enragé,

un moignon de mère
mène un visage précoce
à travers une douleur,

son Dieu
fauchant passe en revue le front des images,
sur l'arête
des suprêmes
berceaux.

EIN STERN

*lauscht einem Licht,
eine Stunde verstösst
eine Stunde,*

*herzschwer
rollt Azur
über dich hin,*

*dein blutiger
Speichel
beglückt
ein besessenes Staubkorn,*

*ein Mutterstummel
führt ein Frühgesicht
durch einem Schmerz,*

*sein Gott
schreitet mähend die Bilderfront ab,
auf den Grat
der obersten
Wiege.*

PETIT REVE-RACINE, qui m'ancre ici,
sous-lavé par le sang,
plus visible d'aucun,
possédé par la mort,

fais saillir l'arrondi d'un front,
qu'une parole vienne, de terre,
de ferveur, de
chose œillée, ici
aussi, où tu me cueilles de la feuille aveugle,
ici
aussi,
où si rigoureusement tu me
récuses.

*KLEINES WURZELGETRAUM, das mich hier hält,
blutunterwaschen,
keinem mehr sichtbar,
Todesbesitz,*

*wölb du eine Stirn vor,
dass eine Rede gehe, von Erde,
von Inbrunst, von
Aüigem, auch
hier, wo du mich abliest vom Blindblatt,
auch
hier,
wo du mich so genau
widerrufst.*

TOI, BRILLANTE
tumeur-fille
d'un éblouissement dans le tout,

appréhendée
par les éclaireurs d'armées surcélestes,
déplacée
dans le bleu-nébuleuse
voyant, qui n'a besoin
de Dieu,

tu te faisandes
devant nos
pores affamés et fixes
comme autre soleil,
abîme,
entre deux coups de feu clair.

DU GLEISENDE
Tochtergeschwulst
einer Blendung im All,

aufgegriffen
von überhimmlischen Suchtrupps,
verschoben
ins sehende, gott-
entratene
Sternhaufen-Blau,

du wildenzt
vor unsern
hungrigen, unverrückbaren
Poren
als Mitsonne, zwischen
zwei Hellschlüssen
Abgrund.

LES PASSAGES DES TROMPETTES
enfoncés dans le brûlant
texte de vide,
à hauteur de torche,
dans l'orifice temporel :

insuffle-toi l'écoute
avec la bouche.

DIE POSAUNENSTELLE
tief im glühenden
Leertext,
in Fackelhöhe,
im Zeitloch :

hör dich ein
mit dem Mund.

LES POLES

sont en nous,
infranchissables
dans la veille,
mais nous transdormons, devant la porte
de la compassion,

pour toi je te perds, c'est
ma consolation de neige,

dis : Jérusalem est,

dis-le, comme si j'étais
ce blanc qui est le tien,
comme si tu étais
le mien,

comme si nous pouvions, sans nous, être nous,
je t'effeuillette, à jamais,

tu pries, tu nous fais libre
lit.

DIE POLE

*sind in uns,
unübersteigbar
im Wachen,
wir schlafen hinüber, vors Tor
des Erbarmens,*

*ich verliere dich an dich, das
ist mein Schneetrost,*

sag, dass Jerusalem ist,

*sags, als wäre ich dieses
dein Weiss,
als wärst du
meins,*

als könnten wir ohne uns wir sein.

ich blättere dich auf, für immer,

*du betest, du bettest
uns frei.*

ECHANGE DE LIEUX près des substances :
va vers toi, rallie-toi,
sous l'évanouie
lumière de la terre,

j'entends, nous étions
un surgeon du ciel,
qui reste à prouver, d'en-
haut, le long
de nos racines,

il y a deux soleils, entends-tu,
deux,
pas un —
et après ?

*ORTWECHSEL bei den Substanzen :
geh du zu dir, schliess dich an,
bei verschollenem
Erdlicht,*

*ich höre, wir waren
ein Himmelgewächs,
das bleibt zu beweisen, von
obenher, an
unsere Wurzeln entlang.*

*zwei Sonnen gibts, hörst du,
zwei,
nicht eine —
ja und ?*

TRANSPORTE-OINT, dehors, dans le blé
de pierre,
par des mains
qui chantent,

la demi-scabieuse,
avec parcimonie,
devant le tympan déchiré,

sous le pied
gauche
une fenêtre — de
la terre ?

*FORTGESALBT, draussen, im Stein-
weizen, von singenden
Händen,*

*die halbe Skabiose,
sparsam,
vorm Trommelfellriss,*

*unterm linken
Fuss
ein Fenster — der
Erde ?*

Traductions de Martine BRODA

LE TOURNON 1974

Le Tournon 1974. Elle traverse la rue, je la trouve immédiatement belle. 1978. Clinique de Saint-Mandé. Je trouve une seconde plume d'oiseau dans le parc, promenades dans le parc. Je peux imaginer — face à cette Maison Blanche — quelque scène initiale de la guerre de Sécession.

Ou bien j'interroge visuellement la perspective de cette rue de village non loin de Carcassonne.

Ce n'est pas possible, cela recommence dans le cercle de famille, avec fausse argumentation.

Je disais donc à ce médecin : je suis tombé amoureux en 74 d'une femme malade — et d'autre part comment évoquer les voix chères qui se sont tues ? Passage (j'évoque à ce moment une rue de Neuilly devant une école primaire) mais le passage textuel doit dire encore tout autre chose : départ en voiture au matin, cette rencontre au bord de la mer, ce retour.

Kérouac écrit : « Cet univers est le film de ce que tout est, c'est un seul film, fait d'un bout à l'autre de la même matière qui n'appartient à personne et qui est ce qu'est tout. »

J'évoque la perte d'objet, le « deuil de cette perte ». Mais, au lieu d'être fixé en ce lieu d'où j'écris en ce moment, le dispositif photographique noir/blanc que vient de me faire parvenir Anne-Marie, avec au dos son écriture, ce dispositif me projette à nouveau dans cette rue de Neuilly, dans cet appartement aujourd'hui fermé.

Odradek. OD — RAD — EK « privé d'amour » mais comme l'écrit Kérouac, le film continue de se dérouler avec, cette fois, l'évocation de la sonorité tchèque « même à l'oreille de celui qui ignorerait OD et RAD » (cf. l'ouvrage de Rolland Pierre *Odradek loi de Kafka*). Mais précisément — de cette même place où j'écris — que puis-je évoquer de mon père décédé en 1970 ? Audition démultipliée. Ce n'est pas du tout la lecture soit disant clinique qui pourra produire l'audition recherchée. Cette lecture dit que chez le malade alcoolique chronique l'histoire n'a ni début ni déroulement. Mais Kérouac écrit tout à fait autre chose. Quand bien même Bukowski serait ce buveur-là

(accusation familiale manifeste) il me fournit l'appui textuel actuel en vue de l'évocation, de la « perte », du « deuil de cette perte ».

Les présences sont glissantes ; je n'arrive pas à comprendre cette répétition d'une même situation qui aura été, dans un cas plus éloigné comme dans l'autre, de fraîche date — qui aura été privation d'amour.

Mais tout est à reprendre de plus loin — ainsi cet ouvrage de Caillois sur Ponce Pilate, cet autre sur David.

Pertes ; contourner le piège manifeste de l'interprétation psychanalytique. Pertes, manques. La rue du village non loin de Carcassone est vide.

Relié de gris, un même tissu, dans un pigeonnier.

Dans cette clinique, il y a peu, une table : L'AURORE - TARZAN - CELINE - NAD. Gitanes, boîte d'allumettes. Evocation de Philippe sur la photo bordée de bleu à l'horizon avec de petits arbustes sur le devant ; avec la Honda renversée l'enfant devant un champ neigeux. Mexico. Aéro. Savoie. Petit ramoneur. Renault. Foin. Cette évocation de mon fils grâce à Rosaria.

A trip aux étapes brûlées.

Composer le tableau — sans rien toucher ou presque — feuilles couleur marron. Je puis imaginer le pas des cavaliers en tunique sur la terre jonchée de feuilles. Dans le parc ce chat sur la table de ping-pong. Cette notation, alors, était en référence à l'alcool tandis que maintenant le tonneau des Danaïdes (« une substance qui, pour être identique, n'est cependant jamais plus la même ») c'est ce n'appartient à personne « et qui est ce qu'est tout ». Evocation d'un moment délirant : un certain soir quand je croyais ma « dernière heure venue ». Lyon — elle dormait quand nous rentrions avec Patrick.

Vu aujourd'hui *L'Echiquier de la passion* avec Bruno Ganz. Sur l'échiquier de la passion, mais dans un autre sens, tout en conservant les cases marquées, se joue ce jeu autour de folie/amour. Comme lorsqu'il joue une partie les yeux bandés, de même quelque part non seulement ce que je rédige mais le point d'où tout (tout dans le sens de Kérouac) part participe d'un éloignement, de ce fonds inconscient à partir duquel seulement nous nous

mouvons, nous commençons à parler, etc. Un blanc quelque part — ou bien une question : qu'est-ce qu'aimer ? Non seulement elle ne parlait pas beaucoup mais son silence était devenu mode de communication. Ce jeu d'échecs textuel ici esquissé est pour ainsi dire sans issue. Images glissantes, depuis ce film, d'une autre Anne-Marie (Marie je crois). Revendication interne, puissante quant à la motivation, revendication du *droit au délire* — deux films avec Bruno Ganz dont l'unité est manifeste.

Lui, l'acteur, n'accepte pas de perdre une partie — et moi, sans échiquier, je mesure un enjeu semblable. Etant à considérer ces espaces (l'appartement de Neuilly, la clinique, ou bien encore l'espace familial du XVI^e) comme cases de l'échiquier. C'est la même partie qu'il y a des années qui se joue à nouveau, car à travers la privation d'amour il s'agit de tout autre chose. Mon père : clinique à Boulogne en 70, ou bien mon Père lorsque penché sur le côté, il allait en costume gris rendre visite à ses malades.

Anne-Marie maintenant : notre histoire ne se déroule pas, pour moi elle est vécue comme à son début — début ; je comprends parfaitement Bruno Ganz lorsqu'il est radicalement en retard à la seconde partie de son adversaire.

Je l'aime cette femme, la perte, l'éloignement. Les quelques événements marquants de ma vie auront été, sans savoir rien du jeu d'échecs, quelque chose pouvant bien porter le nom d'« Echiquier de la passion ». Monique, par exemple, ma première apparition dans la cour d'école. Anne-Marie, des années plus tard, traversant la rue ; faut-il lire effectivement le signe d'un dispositif précis si ce matin je pouvais écrire « le pas des cavaliers » alors que cet après-midi le jeu d'échecs devenait présent. Du reste les spectateurs, dans leur cruauté inconsciente, sont bien les représentants du cercle familial, même et y compris s'il s'agit d'un lever de rideau, de quelque manifestation pouvant arbitrer (la notion d'arbitre dans ce film) *pouvant donc arbitrer l'espace* : oui je pense quelque part que l'espace est absolument incontrôlable, mais produisant des effets disparates, éclatés. Espace dans le sens où je l'entends : production de l'événement marquant (je n'aurais donc eu ni frères ni sœurs) ; découverte de l'écriture, participant de ce fait, à l'âge de 20 ans environ. Lectures, manuscrits sur un ensemble d'années. Puis des événements traumatiques à date rapprochée depuis 70 environ. En tout cas le film (puisque film il y avait dès le *Livre partagé* en 66) possède une structure de sonorité de plus en plus mani-

feste — comme début j'insiste. Evidemment que les événements en tant que tels éclairent une lecture, mais la lecture de quoi sinon de ce « tout » au sens de Kérouac, « deuil de cette perte », « privation d'amour », etc.

« Les Juifs ce sont ceux, par définition, qui ont occupé cette place vidée — dont c'est l'essence que d'être vidée, qu'on ne l'occupe que pour s'en faire vider —, place si cruciale dans le champ de la parole structuré par la castration... ; ceux qui se sont trouvés pris dans un nœud insitué de ce réseau, donc dans ce qu'il y a de plus détestable, pour qui occupe une position où il ne peut envisager que du « tout » (Daniel Sibony).

Nœud insitué du réseau, partie de la passion sur l'échiquier, deuil de la perte, privation d'amour. Le dispositif photographique noir/blanc auquel je me réfère laisse l'audition démultipliée venir tout autour, l'audition démultipliée, c'est-à-dire que tel fragment visuel (par exemple « Relié de gris, un même tissu, dans un pigeonier », etc.) est emporté sur l'échiquier « dont c'est l'essence que d'être vidé ». Ce n'est pas un hasard si le film formule des consonances « étrangères » (en ce qui concerne aussi bien le lieu de la partie d'échecs et sa revanche que le nom de l'adversaire).

Pierre ROTTENBERG

PROSES ARTISTIQUES ET SENTIMENTALES

Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées,
trop heureux quand elles ne signifient rien du tout.

Jean-Jacques ROUSSEAU

Que les filons sont des veines. Parcourir les veines. Aller
au bois ramasser des veines.

Fagots pour l'hiver. Que personne ne rit. Ecarter les lèvres.
« Je ne veux voir qu'une dent ». Aligner puis raccourcir.
Derrière chaque veine, une dent.

C'est choix fait de perspective, on ne passe plus. Derrière
l'image on ne passe plus.

De là les rails sont des veines. Trans-europ-express, amour
et vitesse. C'est un vent mauvais qui s'empporte entre les
choses posées et suffoque les yeux. « Je ne regrette rien. »
« Je ne vois que le versant exposé des choses ». Ainsi
souffle. Que le regard est un souffle. Il faut ne pas le laisser
couper, « pour le calme de l'esprit », par cette embrassade
de vent qui gonfle l'envers des choses. Et que ça vogue,
battant de noir et blanc.

Qu'on reste dans le calme principal sans rime.

Ce que « je vois » au lieu de l'endroit. Pourquoi c'est caduc,
comme on dit des feuillages parce qu'on ne les voit qu'une
fois. Depuis l'invention de la circulation du sang, lequel a
toujours coulé des blessures, les veines sont des arbres.
D'où l'idée de fagots.

Blanc feu rejoint canicule, font cendres. Feuilles noires
sur feuilles mortes, c'est vu de l'autre côté.

Comment ne pas se droguer de ce blanc qui gagne, ne pas
s'en avvertir. Ivre jusque dans la pisse. On est un chien entre
les arches. Plus rien ne ruine. On éjacule la carte du tendre.
Les ammanites sont partout.

Lèche, c'est l'automne. Balcons de grammaire, genoux de larmes, mélancolie plus chère cette année.

En chemin. Derrière : buisson de dents cassées, sangsue dans la salive (à votre gorge, marchand d'oubli, je dis : me voilà), devant : on passe le col avec des chaînes.

Qui as tout ce gris derrière les portes (du placard, etc.), je voudrais vieillir avec toi. La neige est coupable. Regarde ces traces. Si tout le monde passe, il fera noir par terre. On aura les surfaces et les profondeurs.

Si tout déborde, je te parle huit heures par jour. La parole apporte quelque chose de plus que la lecture. Ce que tu dis est passionnant, comme on ouvre une porte. Je mesure et je referme la porte.

Je mets une couleur à ma chemise. Tu écoutes les corbeaux qui me voient si petit. Si je deviens enfant à cheveux gris. Pattes de loup clouées sur ma porte. Ouvrir, fermer.

Tu m'écris, tu maigris, tu perds l'« encre des nuits ».

D'un geste de parque naturelle, tu déchires le ruban rose de papier de soie du temps des images.

Sciences du passé : sciences antilopes, et si le cœur claque des dents, c'est à cause de la fuite, donc on n'en parle pas.

Si la neige n'est pas coupable, même noire, il a fallu fuir sur elle. On fuit la nuit comme on la file : seul fil bleu à couper le cœur qui ne bat pas assez vite, et dont la chair alors noircit comme à la cassure du bolet.

Sciences que dire : je vais où je vais égale je vais où j'allais. N'en pas parler est sacrée nuit, religion de nuit comme boucles de la bande.

Didier PEMERLE

Lueur au fond la faille défiée
O mon arc de cristal
Toi le Présent
le Juste
je te suivrai dans la nuit bleue
sensible aux traces aux voix
qui...
aux cavales de l'Onde :
Arrête-moi dans une étoile

Voix à niveau de mèches, l'Un
le déserte

une bourse d'argile récite
la nuit,
tissage sage
d'ongles filés,

Archives
d'une pluie qui ne vint jusqu'à nous

Maintenant que la mort a battu son refuge

en syncopes de plumes le Fil s'absente
aigu de l'air

Psaume de l'éventail

ébloui des charnières

Rien dans ces filets d'eau n'arraisonne un aval
n'avise une impatience

ne désaccorde un souffle

de l'éventail inouï des récifs Psaume
mauves enfin de n'être

jamais vus

A l'unique lenteur filaments
qui s'entravent aux bouches d'un mi-
roir

Hiver d'une parole
où vente une étoile de pierre
sur la meule en couleur des genoux
aboyants

O crécelle figée
en la parure d'ombres
où le quartz remue l'armure
du gisant

Nous est échu le fleuve silencieux le métal
de l'oubli

Les os retournent au cratère voile bro-
dé d'animaux bleus
triange de l'humain
sous l'oiseau démentiel,

l'onde d'alcool mé-
dite des sanglots
dans le sang des hésitations pros-
crites,
d'origine échos salut proches du Chant
arrêtée écume porte-flux par deux fois
aux virgules de pierre

Par cinquante les chiens chahutaient
les rivages

il y eut deux horizons
dont l'un
que le cri d'un oiseau décolore
prêt à décrire
la sphère

et le rire sans nombre des morts
indiscernables

Ecoutez-moi je neige inculte
Tenaille de l'aube

un
une geste a-
voisinant l'oubli

Il est une heure de
ravage passant

passant la soif limaille
un rôle d'alluvions
sans possible dépôt de plus mince agonie
double à tête

carrée
amochée de chandelles
servage cuit d'histoire prête
à feindre un bonheur et demi

Robert DAVREU

Peter-Paul Zahl est né à Fribourg en 1944. Vit jusqu'en 1953 en R. D. A. Devient imprimeur offset. En 1964, il s'installe à Berlin-ouest, où il fonde une imprimerie et une petite maison d'édition. Blessé et arrêté en décembre 1972 à la suite d'un échange de coups de feu avec la police. D'abord condamné à quatre ans de prison, il voit sa peine portée à 15 ans par le tribunal de Düsseldorf. Il a publié plusieurs recueils de poèmes et proses ainsi qu'un roman. Le texte que nous avons traduit est paru dans le numéro 2/1979 de la revue k̄urbiskern.

Action poétique se joint à tous ceux qui réclament la libération de Peter-Paul Zahl.

Sur la production de besoins

Dans une prison, disons en Turquie, tous les gardiens étaient borgnes. C'est à l'ancien directeur de l'établissement — depuis lors parti en retraite — qu'ils devaient la perte d'un œil. Il avait en effet donné l'ordre d'observer à intervalles irréguliers, et si possible sans se faire remarquer, chaque prisonnier par le petit judas de la porte. Les occupants des cellules avaient fini par enlever le verre et firent usage de couteaux, fourchettes, alènes et autres objets pointus.

Le nouveau directeur de la prison convoqua tous les gardiens à une réunion du personnel. Les gars, fit-il, l'ordre et la sécurité sont gravement menacés dans notre établissement. Les caméras fixées dans les cellules et destinées à contrôler les délinquants sont sans cesse hors d'état de fonctionner, ou bien ces brutes recouvrent d'excréments les lentilles. Mon prédécesseur avait fermé un œil. Moi je ne tolérerai pas plus longtemps cet état de choses ! Je vous ordonne de reprendre l'observation ininterrompue de tous les prisonniers. De jour comme de nuit. Mais alors, objecta le chef des gardiens, qui était également leur délégué syndical, nous allons perdre le seul œil qui nous reste.

C'est un risque à courir, s'écria le directeur en frisant sa moustache. Car il y va de l'ordre et de la sécurité de l'établissement ainsi que de la finalité des peines, à savoir la réinsertion dans notre société démocratique.

Au bout de six mois, l'atelier de la prison ne fabriqua plus que des cannes blanches. Ce qui procura à l'administration judiciaire de substantiels bénéfices. Les prisonniers se faisaient un plaisir de guider les pas de leurs gardiens lors de la promenade quotidienne dans la cour ovale.

Peter-Paul ZAHL
Traduction d'Alain LANCE

Rires

à Mariane Auricoste

Du rire
Dans le ruisseau :

Venu des pierres ?

•

Le moineau riait,
Pas par les yeux.

•

La mirabelle
Cessa de rire
Quand vint la main.

•

Tapi comme un rire
Au fond du puits.

•

Un rire hypocrite
A la surface de l'étang.

•

La nuit,

Quand elle est secouée
Par un gros rire.

•

Un rire s'effraya
De ne rien rencontrer.

•

Défense de croire
Que rit
Le blanc du papier.

•

Voilà que la plaine à blé
Commence à rire
De son jaune.

•

Qu'est-ce qui,
En cachette,
Ne rit jamais ?

•

Parfois ça rit
Dans toutes les fibrilles.

•

Le rire de l'acier
Qui se voit poignard.

•

Le nuage veut rire,
Se défait.

•

Si la feuille riait,
Elle deviendrait fleur.

•

Par certaine lumière
L'arbre a besoin du rire
De ses racines.

•

Quand rit la forêt
Ce n'est pas d'ennui.

•

Si l'on entendait le rire
De la branche morte ?

•

Regarder
Ses deux mains
Rire de connivence.

•

Le cuivre rit
Pour lui tout seul.

•

Le rire :
Un alibi.

Répondre au rire
Du portail fermé.

•

Le miroir
Ne rit pas de lui.

•

La pendule pourrait prendre
Le temps de rire.

•

A l'intérieur de la cloison
Le rire
Qui enveloppe la chambre.

•

Il arrive que le sable
Rie du reflux,

La déroute.

Avez-vous vu rire
Un soleil couchant ?

•

S'approchant du rire
Comme un volcan.

•

Le rire de la lune
Est bon marché.

•

Parce que rire
Est le propre de rien.

•

C'est surtout le blanc
Qui peut rire jaune.

•

Un homme essayait
De regagner son rire.

•

Deux rires
Qui s'entretoisent.

•

Surprendre le rire
Dans le chant du rossignol.

•

Rire avec sa propre peur,
Comme l'océan.

•

Riez, les routes.
Moi, je reste.

GUILLEVIC

Chronique du Grand Extérieur (fragments)

précédée de Remarques sur l'obscurité

Remarques sur l'obscurité

Nos poèmes sont très clairs. Nos poèmes les plus obscurs, si on les lit plus tard, dévoileront tout d'eux-mêmes : comment ils ont été faits, et ce qu'ils veulent dire, ne serait-ce que par défaut.

Il est vrai que nos poèmes sont très clairs. Il suffirait au lecteur qu'il avoue ce qu'il a cru entendre, mais il n'ose pas : cela paraît trop simple, et alors il cherche un autre sens, plus fin, et là commence le mensonge, non pas le mensonge de celui qui écrit mais de celui qui lit.

Mais il est vrai aussi que c'est bien facile de dire la vérité dans les poèmes, car les poèmes permettent une forme celée, scellée ; on peut à bon compte et sans risque dire la vérité : les autres feindront de ne pas comprendre.

1

L'Oiseleur *

Et encore la république patricienne, et les bustes, les décorations, les discours.

Et l'empire romain, la générosité dans les rues, et grandes constructions, arcs de triomphe, théâtres, le Colisée.

Et le culte que l'enfant perpétuellement se rend à soi-même. Et pas un autre culte ici, le grand prêtre est déjà vieux, il va mourir, et les honneurs qui l'entourent sont précaires, c'est un culte de convenance — l'enfant lui survivra.

Et la république et la raison, et la réfutation grossière des grandes idées religieuses, et cruauté de la raison, férocité de l'enfant, et les gerbes de blé offertes, et les seins des femmes, et les fruits de céramique.

Et le maître d'école à qui la puissance est donnée pour toujours, les monuments, et la patrie, et fleurs des champs sculptées dans la pierre, et chansons populaires, et les coups de règle sur les doigts, et l'instituteur à tête ronde qui roule des yeux noirs.

Et l'enfant élève des oiseaux — *c'est le règne de l'oiseleur* — et leur a construit une immense cage, et de l'intérieur on peut oublier la cage mais les oiseaux qui sont au dehors, bien qu'eux-mêmes contenus (emprisonnés) dans les limites de la terre et de la vie (et de la mort) ont le droit de contourner la grille, et si peu que ce soit cela donne, si peu, cela donne idée de la liberté des autres.

* Déjà publié, à peu près semblablement, dans *Digraphe*, n° 13.

2
Le Chemin

πάτερ, ἄφες αὐτοῖς
οὐ γὰρ οἶδασι τί ποιῶσιν.

Λ. 23, 24.

Alors ils ont envoyé l'homme dans le Grand Extérieur, et malgré sa répugnance et ses promesses il accepta de s'y rendre, pour le bien — dit-il —, et même si personne jamais ne peut connaître la raison vraie de son voyage, et qu'elle n'est pas de lui, passagère et feinte.

Et persuadé qu'il mérite d'autant plus le pardon du dieu son père qu'il se déshonore plus devant les hommes ses enfants.

Mes enfants, mes petits enfants, dit-il du bout des lèvres.

Et si parfois il pense aussi qu'il commet une vraie mauvaise action, alors il est tout à fait heureux : jusqu'où ne descendrai-je pas ?

Il aime à rêver qu'il peut sur son chemin d'infamie murmurer à ceux qui le méprisent et l'insultent : vous ne savez pas ce que vous faites.

C'est pour cela qu'ils l'ont envoyé au Grand Extérieur, pour apaiser les tyrans, sans rien avoir d'autre à payer.

3

Refuge de l'innocence

Les femmes ont les mêmes seins pour les
jours où l'on crucifie.
ARAGON

Ce prince qui avait toujours détesté les langues étrangères.

Et le voilà qui s'exerçait, lui, le prince, à prononcer quelques paroles de chez eux

parce que c'étaient des paroles extérieures, tout à fait extérieures,

et ordinaires : la bouche, la barbe, la chemise, les poires du dîner dont le son ressemble aux seins des femmes, et cette analogie le faisait rire

(lui, toujours, autrefois, le prince, qui se faisait gloire des mots propres)

d'un bon rire enfin libre de la contrainte.

Ici, à l'Extérieur, cela n'a pas d'importance.

Ainsi les femmes, à l'Extérieur, portent des seins, et vous avez des bras, des jambes, et parfois il pleut, et soudain le temps passe,

on a la permission d'en rire.

4

Le Bénéfice du doute

L'homme, revenant de l'Extérieur, comme un oiseau
avec une aile blessée traînant ouverte sur le trottoir,
non pas ces autres oiseaux déplumés (ce sont généra-
lement des femmes) s'efforçant de prendre leur vol et de
la hauteur et toujours tombant,

non, c'est l'homme, le vieux, marchant sans force, sans
dents,

cette silhouette blanche traînant poussant des pieds
par terre une boîte attachée à un fil avec des papiers dedans
peut-être, toute son œuvre, ainsi traînant sa voix dans une
boîte, montrant séparée de lui sa voix véritable

(comme

ce jour où la grande armoire ne passait pas dans
l'escalier, c'était

un bruit de charroi, de tonnerre dans la vallée, l'ar-
moire vide, le tambour, la charrette de l'enfer, et lui
dans l'escalier, sans souffle, mouillé, il interroge les
éléments,

l'armoire définitivement immobile, les coins de l'ar-
moire enfoncés dans le mur friable),

et ainsi

une fois de plus une fois encore le bénéfice du doute,
ainsi l'homme, l'insolent, poursuit sa route avec son aile
d'argent offerte par un collègue jadis

et la boîte avec sa mémoire et son armoire immobile,
ainsi au bénéfice du doute avec sa petite chanson in-
saisissable, extérieure,

mais j'ai libéré le prisonnier, dit-il sans souffle, je
m'étais livré en échange.

5 Les Jeux

Cruels
vous étiez
philosophes.

Ce que vous aimiez dans le Grand Extérieur c'était la
cruauté de l'Extérieur
et non pas son langage de bonté, de douceur,
seulement sa cruauté
extérieure
que vous affectiez de prendre pour la bravoure,
et l'on dit exultez, réjouissez-vous,
et les autres mots fatigués, glorieux,
et vous repreniez les mots fatigués, rien n'a changé
depuis l'antique,
vous étiez au début des temps,
vous ressemblez à l'antique,
on meurt toujours à l'hippodrome.

Antoine VITEZ

L'Amortie

une langue où le ciel et la terre seraient peints comme un
fou sur les murs de sa chambre, un instant l'oiseau porte
le premier nuage de toute la création, puis on ne distingue
plus le graffiti du mur
quelques calligrammes simplement derrière la fenêtre,
quand reflue ce jardin de bambous et de roses et que la
langue, aussi folle, se dresse
girouette sur l'immense toit du monde
hurlant — *in memoriam*
je suis le toit je suis le monde je suis le ciel

Il n'y a plus de nuit
Ni de cyprès
Mais des murs immenses où l'Ether
Cloue les hommes
Sur leur peu de couleur
Gisant
Le cou comme un fleuve de la Chine ancienne
Un cheval coule
Il éclabousse les arbres
Des bruits roses envahissent
Les lieux
Un jour
Compact & limpide
Monte lentement sur la croix

la mer est un
charnier un
inlandsis de
pommier et de
ciel de corps
pêle-mêle bleuis sous les algues où
hurlent les poissons la mer est un
donjon déchu un château fort inouï
sourd et muet
et l'huile en
jambe les cré
neaux un paon
superbe se re
trouve tout à
coup sans son
échelle de lu
ne la cécité
s'installe on
dirait comme
un peintre au
milieu de ses
toiles la mer

une terre et dans
l'immense ci
metière
de ce temps
de phrase inachevée
à l'épaule du globe
ô million de naufrage ce
brisement du songe comme un oiseau
on l'a tiré il retombe sur le dernier
coquelicot du monde obscur et étrange
nu une énorme parousie c'était un
cimetière immense des rues des
vergers des plantations
des stades des usines
des mines des ports
des églises des é
coles le cimetière
immensément
d'un temps
d'in
tem
pé
rie

Quel enfant
Sous ce soleil d'arbre
M'attend Il porte
Un mouton grand comme cent fois
Cet arbre
Zénith glacier carré la Meije-
Myrtille dans le soir
Quand poussé par le ciel
J'enjambe ce balcon plein de musique
Et de jouets

Bernard CHAMBAZ

Charlie Mingus

*the cage were he ate and slept
was furnished with gems and flesh*

Chairs et os lâchés maintenant but the mucus the music came over the night *and our fiends are lying unclothed* et on entend le sifflement du gaz qui s'échappe d'un four et des bruits d'hôpital Cuernavaca Cuernavaca mais la MELODIE TRAI NE TOUJours sont couchés à poil lissant leurs cheveux, la blouse de la petite femme est tâchée de sang a whale of a man with a wide open painted eye ah , *como la tierra es buena*

par l'océan y el monte venusino l'odeur du vent des ténèbres bleu-noir or Open Shade dans la chambre qui roule dans la nuit avec meurtres et guerres comme des arbres malades des baisers lunes the countless dying prompts more than death le mot de passe la première patrie de nos pères se trouvait en Afrique y como la tierra es buena la terre est si bonne et si étranger le domicile naturel and the book BENEATH THE UNDERDOG n'est pas un dieu passager bébé le crâne ouvert sur le coin de la commode et verser du sable chaud dans la culotte rien que des lèvres et une langue veloutée. Swinger un peu avec ce menu : le soleil et la lune couchent dans son ventre, le musicien dort. Le ciel est infini — mais ses notes comme des oiseaux sauvages volent au-delà and i see dead men naked tumbled on beaches, NEWSREELS THE WAR cadavres nus sur la plage, hier chibres palpitants. Grille des tranches de bœuf & foie sur des brochettes et termine avec de la matrice de vache en sauce Jade-white and oyster smooth, lisse comme des huîtres, gin parfumé Yes Minnnguuuuussssss Chirp da la da la! Lord, oh Lord! La vie comme dit Chaplin est un désir et non pas un sens a win dy fire Minkus!

Joseph GUGLIELMI

être l'autre ou lune
périodique

éclipses

on n'en meurt pas

l'été le chaud
le froid l'hiver

la violence du soleil
dans les yeux
perdre l'admiration

marcher sur le silence
jusqu'à ce qu'il porte
ou pas

marcher sur la muette
espace entre les mots

pour contenter les mots
s'écarteler du reste

supplicier le sens
de différer l'attente
de résumer l'oubli

pliant l'interdiction
mémoire noire et muette

tant de mémoire à joindre
de corps et de sommeils

tant de douleur à joindre
monde éparpillé
sous le feu continu

celle qui s'entredit
opaque noire et muette

change l'interruption
en syntaxe du revenir

à ce terrible jeu de neige :

clignotante une forêt
où je s'évanouit

Martine BRODA

Poésie libre arabe aujourd'hui

**Présentation et traduction
de Mostefa HARKAT**

La très riche, très longue, très ancienne et très intense poésie arabe dite classique a eu très tôt (VIII^e siècle) son théoricien. Les intuitions géniales de EL KHALIL sont, encore aujourd'hui, stimulantes ; même pour la poétique en d'autres langues que la sienne.

Dans les trente dernières années est née et s'est développée une poésie nouvelle, appelée P-poésie ici, qui joue un peu le rôle qu'a joué le vers libre par rapport à la tradition française, et plus récemment encore, le TADWIR, poésie et métrique de la brisure, du silence, qui n'est pas sans analogies avec les plus nouvelles variantes du vers libre, qu'on pourrait appeler vers libre international.

Mostepha Harkat, mathématicien et poète algérien, est l'auteur d'une importante étude récente sur la métrique arabe, où il définit en particulier et étudie la P-poésie. Il en présente et traduit ici quelques exemples.

Jacques ROUBAUD

P-POÉSIE

1. Le poète arabe possède une patrie intérieure qui ne s'identifie ni dans le temps, ni dans l'espace avec celle qui lui est généralement reconnue

effacés de sa mémoire les longs siècles de la
[décadence
effacées les frontières de cette grande nation

[(UMMA)
qu'il ne peut concevoir pleine de brisures et de
[différences

2. A l'époque de la NAHDHA ¹ le souci était de renaître.

Tournés résolument vers le passé, les poètes de la génération précédente essaient d'en reprendre les formes dans la plus pure des traditions khaliliennes ².

Ahmad Chawqi, Hafid Ibrahim, Maârouf Arrousafi observent passifs et déphasés à l'image de toute la nation arabe de l'époque les bouleversements qui s'opèrent dans le monde

ils s'extasient devant le premier train
le premier avion

ils décrivent le monde nouveau
comme décrivait Imroue Lqays ³ son coursier
[ou sa chamelle

ils sont animés d'un nationalisme exacerbé
mais ne contestent aucun pouvoir national

3. En 1947 l'Irakienne Nazik Al Malayka ⁴ écrit le premier poème libre AS SIHR EL HURR (poésie libre)

[est né
ou SIHR EL TAFIHILA (poésie du « pied »)
nous l'appellerons P-POÉSIE

une composante fondamentale est détruite : la
[longueur du vers
d'autres composantes sont conservées

les nouveaux poètes ne ferment pas tout à fait la
[porte au passé

ils détruiront ainsi plus sûrement le vers classique

4. Ce vers d'Al Mutanabby ⁵ :

FIY SAHATI LKHAFIQAYNI MUDHTARABUN

WA FIY BILAEDIN MIN UKHTIHAE BADALU

(ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT IL Y A DE L'ESPACE POUR
ALLER ET VENIR
ET POUR CHAQUE PATRIE, EN SA PAREILLE IL Y A
UN EQUIVALENT)

KHAFIQAEN : les deux points cardinaux est-ouest

MUDHTARAB : espace où on s'agite

la séquence originale est brève

le message est dense

précis

contrairement à l'image qu'on se fait de lui en

Occident le poète arabe n'est pas un bavard il a souvent
la précision de l'homme de science

est-ce la richesse de la langue qui permet cette
densité du message ou est-ce la poésie

toujours présente avec la langue
avec ses exigences :

vers aux frontières étanches

espace aux dimensions constantes

qui a créé cette richesse ?

5. Au Moyen Age le vers classique subit diverses transformations — le but est de démocratiser la pratique de la poésie

c'est le ZAJAL, le KAN WA KAN, le QUMA, le MUWACHAH d'Andalousie

le mètre RAJAZ est une version populaire du majestueux KAMIL

c'est la monture ou plus ironiquement l'âne des poètes au temps des Abbasides le peuple entier écrit des KARAJUZ⁶

La P-Poésie n'est peut-être pas la démocratisation de la pratique poétique mais

les frontières du vers qui s'écroulent

le lexique qui se simplifie

la poésie qui tend la main à la prose

rendent le message plus accessible...

6. Libre ou semi-libre ?

La mesure du P-Poème est encore une récurrence de pieds orthodoxes mais

le vers peut avoir la longueur qu'on désire

la rime qui était unique n'est plus exigée

Il s'agit bien, si on compare le mouvement du SIHR EL HURR, aux tentatives formelles du Moyen Age, de liberté

Et c'est cette liberté qui inquiète les partisans du vers classique :

la P-Poésie n'est pas venue pour enrichir
mais pour DETRUIRE
longues querelles byzantines dans les revues litté-
raires du monde arabe autour du SIHR EL HURR
abcès de fixation où viennent se cristalliser les
conflits entre le passé et le présent...

7. Le vers classique va cohabiter avec le P-vers pen-
dant de longues années
mais c'est déjà l'agonie
Le désastre (la NAKSA) de Juin (HUZAYRAN)
1968 va précipiter sa mort
la voix des défenseurs du classicisme s'éteint
toute glorification du passé devient indécente
c'est l'ironie et l'amertume
le syrien Zakaria Thamer⁷ se moque de la langue
arabe qui « par ses vertus magiques nous a permis de
gagner la guerre

elle a transformé une défaite en victoire
et un désastre en repli stratégique »
(la poésie est mise en cause)
L'amertume est si grande que le syrien Suleiman
Al hisa est incapable d'écrire un mot pendant une année
entière

Nizar Qabbany qui ne chantait que l'amour, se jure
de se consacrer totalement à la révolution
Al Bayyati dresse un véritable constat d'échec
une patrie est morte au cœur du poète
les siècles de décadence, refoulés, ressurgissent
cette nation qui s'étend jusqu'à l'Atlantique
n'est plus, au dire d'Ibrahim El Maghout, qu'un vaste
tombeau

8. L'itinéraire de la déception est loin d'être achevé
de nouveaux poètes s'attaquent au P-vers lui-
[même
la plus bénigne des attaques est l'emploi d'un
vers libre de type occidental
la plus meutrière est le TADWIR (enjambement) :
il s'agit d'appliquer une règle simple : la
frontière du pied ne doit jamais coïncider avec celle du vers
une petite règle inoffensive en apparence mais qui
détruit tout :

la rime (à jamais perdue)
les figures de la rhétorique classique
le rythme de la phrase que le mètre n'amplifie
plus mais écrase les frontières de vers (effacées
définitivement)
le poème est à vers unique
sans brisures et sans heurts
un immense tombeau où on parle avec la voix
du silence

Mostefa HARKAT

P-POEMES

Les P-Poèmes qui suivent ont été écrits dans les années
soixante par des poètes arabes de différentes « nationalités »

Ils ont presque tous pour thème la patrie
une (auto)critique du monde arabe faite par ses
enfants

La mort me désire jeune

Le vent traverse mon front
Et le train
Traverse la maison ; s'écroule un mur
Puis s'affaisse un autre
Et un autre encore s'affaisse ;
Puis s'écroule un mur !!

Le vent traverse mon front
Et la maison de vacarme tremble...
Oh ! — Sauve-moi !
Je tombe ô ma mère !
Viens... Sauve-moi !
Je me noie au fond de l'océan
Et les chiens de la mer sont autour de moi
Et autour de moi la pieuvre
Et je sais que la mort
O ma mère
Me désire jeune !
Viens... Achète-moi...
Sauve-moi,
Sauve-moi ! !...

Ensuite

Je suis né semblable à une grenade
Et j'ai poussé dans les six directions
Lorsque je deviendrai frère jumeau de la sphère terrestre
Lumineux de vérité
Et que j'essuierai les larmes de tes yeux, ô mon amie
Il me sera
Ensuite égal
Qu'on me trouve assassiné
Sur un banc public

Samih Al QASIM⁸

Après mûre réflexion

Après mûre réflexion
J'ai mon baradâ bleu
Et vous avez Damas la rouge
Supprimez les trottoirs
Je ne poursuis désormais aucun but
Videz mes poches de leurs sous
Mes étagères de leurs livres
Mes veines de leur sang
Et remplissez-les de nuit
Il n'y a rien que je désire voir à partir d'aujourd'hui
J'ai erré dans toutes les rues de l'Europe à partir de mon lit
Les plus belles femmes de l'histoire
Je les ai possédées en jouant au fond d'un café
Privez-moi de chaussures, de manteau et de feu
Je dormirai dans le désert
Je ne suis pas meilleur que les rochers et les rivières
Prenez tout
Mais rendez-nous nos plaies et les gémissements de nos
[malades
Rendez à Damas la grise
Ses vaisseaux conquérants et ses vagues
Dites à mon pays petit mais féroce comme un tigre
Que je lève le doigt comme un écolier
Demandant la mort ou le départ
Mais
J'ai en sa possession quelques vieilles chansons
Du temps de l'enfance
Et je les veux maintenant.
Je ne monterai dans aucun train
Je ne dirai aucun adieu
S'il ne me les rend pas mot par mot
Point par point
Et s'il ne désire pas me voir

S'il refuse de se quereller devant les passants
Qu'il me parle derrière un mur
Et les dépose dans une vieille bourse au seuil d'une porte
Ou derrière un arbre quelconque
Et je courrai pour les ramasser comme un chien
Puisque le mot liberté dans ma « langue »
Est synonyme d'une petite chaise d'exécution.
Dites à ce cercueil qui s'étend jusqu'aux bords de

[l'Atlantique

Que je ne possède même pas le prix d'un mouchoir pour le
[pleurer,

Depuis les places sacrées de la Mecque
Jusqu'aux salles de danse de Grenade,
Des blessures couvertes des poils du torse
Et des décorations dont il ne reste que des lambeaux
Les déserts sont vides de corbeaux
Les jardins vides de fleurs
Les prisons vides de cris de détresse
Les rues vides de passants
Rien sauf la poussière
Qui monte et descend comme la poitrine d'un lutteur
Sauvez-vous nuages
Les trottoirs de la patrie
Ne sont même pas dignes de la fange

9
Ibrahim Al MAGHOUT

Pourquoi sommes-nous en exil ?

Pourquoi en silence
Mourons-nous
Et j'avais ma demeure
Et j'avais...
Et te voilà
Sans cœur, sans voix
Te lamentant, et te voilà
Pourquoi sommes-nous en exil ?
Nous mourons
Nous mourons en silence
Pourquoi ne pleurons-nous pas ?
Sur le feu,
Sur les épines,
Nous avons marché
Et a marché mon peuple.
Pourquoi sommes-nous ô mon Dieu
Sans patrie, sans amour
Nous mourons
Nous mourons dans la terreur
Pourquoi sommes-nous en exil
Pourquoi nous ô mon Dieu ?

Moscou
20-5-1960

La tristesse des violettes

Les millions qui peinent, ne rêvent pas de la mort d'un
[papillon
Et de la tristesse des violettes
Ou d'un voilier qui brille
Sous la lumière verte de la lune par une nuit d'été
Ou des amours d'un fou attaché à un mirage
Les millions qui peinent
Se dénudent
Se déchirent
Les millions qui construisent au rêveur un bateau
Les millions qui construisent un foulard à un amoureux
Les millions qui pleurent
Chantent
Souffrent
Dans tous les coins de la terre, dans une usine d'acier ou
[une mine

Mâchent le disque solaire d'une mort certaine
Ils rient profondément
Rient
Sont amoureux
Non comme est amoureux un fou d'un mirage
Sous la lumière de la lune verte par une nuit d'été

Les millions qui pleurent
Chantent
Souffrent
Sous le soleil de la nuit d'une bouchée de pain rêvent

A propos du bonheur

Ils ont menti, le bonheur
O Mohamed
Ne se vend pas
Les journaux
Ont écrit :
Dans la nuit d'hier des grenouilles sont tombées du ciel
O mon ami, ils t'ont volé le bonheur
Ils t'ont trompé
T'ont torturé
T'ont crucifié
Dans les filets des mots
Pour qu'on dise de toi : il est mort
Pour te vendre un endroit au paradis
Ah, à quoi sert-il de pleurer
Je suis honteux Mohamed
Les grenouilles
Nous ont volé le bonheur
Et moi, malgré les souffrances
Sur la route du soleil je marche

Ils ont semé la nuit de couteaux
Et de chiens

La voûte, de la nuit s'affaisse au-dessus de leur tête
Révolte-toi !
O Mohamed !
Révolte-toi !
Et garde-toi, de trahir

16-9-1962

La Lune de l'enfance

La lune des larmes, des collines de la nuit a disparu
L'enfant, le moineau et le fil qui s'étire de porte en porte
S'enroule autour de la ville
Autour des cous
Ma patrie est couronnée de souffrances
D'épines, de sang et de brume
La lune de l'enfance est dans la poussière
Nue la chair dévorée —
Nue dévorée par les chiens
Ah ma patrie
O enfant déchiré par les baïonnettes
O embarcation qui se soulève sous les vents de l'inconnu
O foulards de l'absence
Je vois à travers les boucheries et les ruines
Le fond du lac, le blé et le printemps sur les collines
Et je vois dans la route du soleil les loups chassant les loups
Et je vois les dégénérescences qui se fondent dans la
[grande aube
Je vois les lampions de la jeunesse
Et je te vois O Bagdad avec tes fières coupoles
Et je te vois ô lune de l'enfance te levant sur chaque porte

10
Abdelwahab Al BAYATI

Chanson pour l'hiver

L'hiver de cette année m'annonce que je mourrai seul
Un certain hiver semblable à celui-ci, un certain hiver
Ce soir m'annonce que je mourrai seul
Un certain soir semblable à celui-ci, un certain soir
Et que mes années passées étaient poussière
Et que je vis dans le désert
L'hiver de cette année m'annonce que mon intérieur...
Grelotte de froid
Et que mon cœur est mort depuis l'automne...
Il s'est fané
Avec la première feuille
Il est tombé
Avec la première goutte de pluie
Chaque nuit froide ajoute à son éloignement
Au fond des pierres
Et à la chaleur de l'été qui viendra pour le réveiller
Il ne tendra pas à travers les neiges des bras
Portant des roses
L'hiver de cette année m'annonce que mon squelette est
[malade
Et que mon souffle est épine
Et que chaque pas contient une aventure
Je mourrai avant qu'un pied rattrape l'autre
Dans la cohue de la ville
Je mourrai inconnu
Je mourrai... et personne ne pleurera

11
Salah Abd SABUR

Le Poète et les voix

(Quelque chose... sel, blessant, obscur,
mordant l'imagination du poète un instant,
puis s'éloignant, s'éteignant,
mais ne tardant pas à revenir.

Juin : 1967

le désastre... enchaîne son âme
ferme les issues...
égorge en ses yeux la lumière...
l'enterre vivant...
durant une année entière
il n'a pu dire un vers
écrire un mot...
pendant une année entière...
il respirait l'humiliation
étouffait de honte...
et qui étouffe ne peut écrire.)

Les voix

(comme si elles fondaient sur le poète
à partir d'un épais brouillard)

O toi qui a lavé ton cœur

A l'aide de la lumière et purifié de mille arômes ton
[discours

O toi le poète des grappes

Dont le sang amer coule... crucifiant ta foi

2

LE POETE

J'aime les nuages
Montagnes qui flottent
M'entourent, allument en moi des étincelles
Dénudent les arbres
Rongent de leur feu le fil de l'aube

J'aime les nuages
Les étoiles meurent
Derrière leurs sombres tombeaux
Derrière leurs tempêtes qui aboient
Ils écrasent ma voix, plus aucune trace
Ils se moquent de tout éclair qui passe
Ils tuent le rêve du printemps
La nuit du givre se prolonge
Je pleure la voix des humains
Et je vis avec mon désespoir, avec la promesse de la pluie

Un appel étrange... j'aime les nuages
Je les prépare à emmagasiner les étoiles
Et mon appel orphelin, innocent devient
Un éclair qui illumine...
En son bec une goutte de sang
Et deux vers en forme de baume
Et mon amour orphelin innocent écrase
Les montagnes de nuages qui n'éclairent point
Et je reste là... moi la voix des humains
Vivant avec mon désespoir, avec la promesse de la pluie

3

LES VOIX

Un squelette tu es, les restes d'une montagne
 Rongée par le vent
 Quelques noms comme une eau rare,
 Lassés des louanges
 Khalid, Okba que de ruines
 Dans les vastes déserts !
 Ton passé est mort et l'avenir
 Est vent
 Où ? Est-il une lueur, un espoir ?
 Un cri au vent

4

LE POETE

J'ai jeté mes pas dans ce labyrinthe
 mon chemin coloré par les rêves
 Errant ? Comment ? Au-dessus de ce sable
 les lumières se bousculent
 Notre part de ce vaste monde
 est au-dessus de ce qu'ils prétendent
 Et nos richesses, trésors de Dieu
 derrière la nuit sont partagées
 Nous sommes le monde écrasé
 sans refus, sans douleur
 La poésie était mon couteau
 la révolution mon chant
 J'ai dit la braise, j'ai dit le vent
 j'ai dit, et les ruines ont répondu

 Les trésors de Dieu derrière
 le sable n'étaient pas un mythe
 Et nous n'étions pas des visions
 dans l'autel des chimères, sacrifiés
 S'ils avaient coupé les racines de la lumière
 de nos yeux assoiffés
 S'ils avaient gravé pour chaque souffle
 un tombeau, cela ne leur aurait point suffi

Je suis le fils du monde écrasé
Et la voix étouffée de sa souffrance
Sur mon dos les rochers de mon lendemain
Et le rêve du feu dans mon corps

5
LES VOIX

Entre nos mains les nuages et l'aurore
Entre nos mains les racines et les arbres
Entre nos mains le destin des éclairs
Qui annoncent la vie, l'aurore
Nous dépassons les vallées et les cimes
Nous dépassons même le rêve dans le sommeil
Nous étranglons les embryons assoiffés
Nous tuons au-dessus des fleurs les papillons
Nous écrasons dans le secret et au grand jour
Ceux qui ont rêvé comme toi de la patrie
De l'étendard joyeux comme une aile
Portant en ses battements le matin
De la grande nation, sans fugitif
En sa terre vierge, sans exilé
Nous avons entre nos mains même les visions les plus
[douces

Jette à nos pieds les armes
Notre poignet distribue le destin au proche et au lointain
Et fabrique pour les hommes la providence
Entre nos mains les nuages et l'aurore
Entre nos mains les racines et les arbres
Entre nos mains le souffle des humains
Entre nos mains le destin
Attache tes ailes à nous
Tu apprécieras le voyage...

7
LES VOIX

Des mots...

Des mots...

Amers ou doux ils sont et resteront des mots
Faisant pleuvoir des nuages de visions vertes et généreuses
Colorant le monde comme ils le désirent, étreignant

[l'éternité

Dans leurs bras... accomplissant des miracles

De la même façon que le buveur qui remplit son verre dans
[la nuit

De la même façon que le désert où pousse une plante

Des mots...

Tout ce qui crie en vos cordes comme chants

Tout ce qui coule dans vos poèmes comme souffrances

Tout ce que vous construisez n'est qu'une suite de rêves
[incohérents

Un flambeau qui s'allume en vos nerfs avant de s'éteindre
Les hurlements des mots ne nous font aucun mal

Des mots...

Tu fouettes avec, la nuit, le vent, les profondes vallées
O toi qui porte en tes yeux le monde : amour, confiance,
Oiseaux, enfants et poésie du refus

Nous sommes plus forts petits,

Nous ne rêvons pas, nous n'aimons pas et le sang

Ne bat pas dans nos cœurs, nous ne sommes pas liés à la
[terre par la terre

Avidité nous sommes, gueule ouverte qui avale

Nous avons la vie, et à la poésie le rêve

Uniquement le rêve

Uniquement le rêve.

12
LE POETE

Comme les racines du chêne
Je resterai
Comme les déserts. Comme le temps
Je resterai
Et du tombeau antique
Du profond abîme
De la mort qui m'opprime
De la honte qui m'écrase
Arabe je resterai
Poète du vent, homme je resterai
Comme les racines du chêne
Comme les déserts, comme le temps
Je resterai
Je resterai

O oiseaux des palmiers
Dans mes sables...
O lampions du départ
Dans mon imagination
Je me suis exilé, je me suis exilé longtemps
Je me suis éloigné, je suis tombé mort
De mon coursier mille fois
Sur ma route mille fois
O vents de la mort... j'ai été tué
Et du tombeau qui m'étouffe
De la mort qui m'opprime
Arabe je resterai
Poète du vent, homme je resterai
Comme les racines du chêne
Comme les déserts, comme le temps
Je resterai
Je resterai

12
Saleyman AL HISSA

Un passant

Mon pays est lointain
De mon être sa terre s'est évaporée
Et je ne l'aperçois plus au fond de moi
Et toi lointaine
Je te vois
Comme l'éclair brusque d'une rose
Dans mon corps de désir de chanter
Pour tous les ports.
...Je t'aime
Mais je n'aime pas les chansons brèves
Ni les baisers volés
Et toi tu les aimes
Comme un marin désespéré...

Je vois à travers le lys de la table
Et à travers tes doigts qui errent
Je vois l'éclair qui emporte mon visage ancien
Vers une tour abandonnée
Et toi tu m'aimes —
Dis-tu —
A cause de ce soir

Dansons alors.
L'eau, l'ombre et moi
L'eau et l'ombre ne connaissent pas la trahison
Ni les faiblesses
Et ne se souviennent pas

Une fois encore

Une fois encore
Dorment les assassins
Sous ma peau
Et la potence devient
Un drapeau
Ou
Un épi
Dans le ciel de la forêt qui brûle

L'ombre a effacé ses mains de mon front
Et nous nous sommes cachés dans l'après-midi

Une fois encore
Le soldat passe
Sous ma peau.
Une fois encore
Il cache ma lèvre
Dans les rides du chant national !

L'ombre a effacé ses mains de mon front
Et nous nous sommes cachés dans l'après-midi.

Une fois encore
Les martyrs s'enfuient
Du chant des poètes.

Une fois encore
Nous sommes descendus de notre croix
Nous n'avons pas trouvé de terre
Nous n'avons pas observé de ciel

L'ombre a effacé ses mains de mon front
Et nous nous sommes cachés dans l'après-midi

Une fois encore
Nous nous sommes unis
L'assassin, la mort répétée et moi
Ma liberté est devenue un fardeau
Pour mon cœur
Et ses yeux exil et patries
Une fois encore
L'eau se perd dans les nuages
Et nous sommes appelés au combat !

La nuit a effacé ses mains de mon front
Et nous nous sommes cachés dans l'après-midi

Ils l'ont tuée dans l'après-midi
A ma place
Et ne m'ont pas arrêté
Une fois encore
Car les assassins
Étaient sous ma peau...

13
Mahmoud DERWICH

NOTES

1. La NAHDS - renaissance (XIX^e siècle).

2. AL KHALIL IBN AHMED AL FARHHIDY (VIII^e siècle), est le premier métricien arabe. Le modèle qu'il proposa à l'époque, basé sur des grammaires de type transformationnel, n'a subi aucun changement jusqu'à nos jours.

3. IMROUE LQAYS (décédé aux environs de 540), poète antéislamique.

4. NAZIK AL MALAYKA (né en 1928), auteur de plusieurs recueils : HACHIQAT AL LAYL (amoureux de la nuit) (1949), KHANS AGHAENI LIY AL ALAM (cinq chants pour la douleur) (1957), Qarârat al- MAWIAET (le creux de la vague) (1957), MAESAT AL HAYAT (le drame de la vie) (1970).

Elle a défini la grammaire du nouveau vers ; les règles qu'elle mit au point furent respectées par tous les P-poètes.

A la même époque l'irakien BADR CHAKER ESSAYAR (1926-1964) écrit son premier P-poème. De sorte que certains lui attribuent la naissance du SIHR EL HURR. On trouvera une admirable traduction de ses poèmes dans le livre d'André Miguel, le « Poète et le flauve » (éd. Sindbad).

5. ABU Tayyib AL MUTANABBY (915-965), l'un des plus grands poètes classiques.

6. Urjuza (pl. arajuz) : poème dont le mètre est le Rajaz.

7. Zakaria THAMER est un romancier syrien contemporain ; il est l'auteur de romans et de nouvelles de tendance kafkaïenne.

8. SAMIH AL QASIM, né en 1939 à Zarqah (rive orientale du Jourdain). Enseignant jusqu'à la parution de son second recueil de poèmes qui est censuré. Emprisonné à plusieurs reprises. Parmi ses œuvres : DAMMY HALAE KAFFY (Mon sang sur ma paume), RIHLAT ASSARADYB AL MOWHICHAT (Voyage dans les caveaux déserts), DUKHAN AL BARAEKIN (La fumée des volcans).

9. IBRAHIM AL MAGHOUT, jeune poète syrien, Révolté. Ses poèmes sont entièrement libérés de la métrique traditionnelle.

10. ABD AL NAHAB AL BAYYATI, né en 1926 à Bagdad. Professeur de lettres. Il vécut longtemps en exil. Ses recueils de poèmes sont nombreux. Abârîq Muhachamat (vases brisés), AL LATHY YAETY WA LAE YAETY (celui qui vient et ne vient pas), ASHAER FIY AL MANPAE (Poème de l'exil), etc.

11. SALAH ABD SABUR, né en 1931 en Egypte. Un des chefs de file de la P.-poésie. Principaux recueils : Rihlat FI AL LAYL (Voyage dans la nuit), AHLAM AL FARIS AL QADYM (Rêves du chevalier ancien), MAESAT AL HALLAJ (Tragédie d'Al HALLAJ).

12. SALEYMAN AL HISSA, né en 1921 près de Cattaquié (Syrie). Professeur de lettres. Militant socialiste et nationaliste. Ses poèmes sont très populaires. Il se consacre actuellement à la poésie pour enfants. Ses recueils sont nombreux. Sables altérés, Poèmes arabes, Vagues sans rivage...

13. MAHMOUD DERWICH, né dans le village d'Al Barwah en 1941. Son village est détruit en 1948. Emprisonné à trois reprises : 1961, 1965, 1967. Considéré comme le chef de file de la poésie palestinienne. Ses recueils sont nombreux : Hasâfir Bilâ AJNIHAT (Oiseaux sans ailes), AWRAQ AZAYTUN (Feuilles d'olivier), HACHIQ MIN FALASTINE (Un amoureux de Palestine)...

Un béret français

Par l'intermédiaire de la revue des *Chercheurs et curieux*, dont la création remonte à 1864, nous avons appris que deux personnages, dont la profession n'est pas précisée, demandaient à changer leur nom patronymique Passolunghi et Szyphakowski contre ceux de Lamartine et de Chateaubriand. Après une suffocation légitime, nous avons immédiatement fait part de notre opposition au Ministre de la Justice, seul accrédité pour prendre en charge l'examen d'une telle aberration. M. Alain Peyrefitte vient de nous répondre qu'il veillera personnellement à ce que le nom des gloires de la France ne soit pas attribué à des personnes étrangères à leur descendance...

(*Revue des Lettres*, publiée par la Société des Gens de Lettres de France,
Décembre 1978)

Notes de lecture

« On a touché au vers " libre " »

Jacques ROUBAUD : *La Vieillesse d'Alexandre*

Essai sur quelques états récents du vers français

« Coll. action poétique », Maspéro, 215 p.

« *J'apporte en effet des nouvelles* » étonnantes, pour qui aime la poésie et savoir comment elle est faite. Le vers libre, ce vers qui domine la poésie contemporaine, du moins celle qui se dit d'avant-garde, a été mis à nu. Par le poète Jacques Roubaud, qui nous livre dans son essai *La Vieillesse d'Alexandre* un des aspects de sa pensée théorique. Avec une rigueur qui devient exceptionnelle en un temps où l'on cultive le touche-à-tout et l'approximation, Jacques Roubaud démontre dans ce livre que le vers nommé libre n'est pas si libre que ça :

« *...loin de réussir à délivrer la poésie française des contraintes qui historiquement pèsent sur elle, [l'] adoption [du vers libre] a réussi en définitive à leur assurer un sursis en les maintenant sous une forme dissimulée.* » (P. 15.)

Le vers libre, âge : cent ans

Pour comprendre l'importance de la nouvelle, il faudrait reconstituer mentalement l'atmosphère de la naissance de cette forme poétique, et prendre quelque distance à l'égard de ce qui nous paraît aujourd'hui évident : on peut appeler POESIE des séquences de langues n'obéissant pas à des règles strictement déterminées de versification, thème qui faisait scandale au siècle dernier. En ce sens, il faut entendre littéralement le cri d'alarme — en même temps que de « *spirituelle extase* » — lancé par Mallarmé devant un public anglais, au début mars 1894 :

« *J'apporte en effet des nouvelles. Les plus surprenantes. Même cas ne se vit encore.*

On a touché au vers. »

En abandonnant d'abord le décompte (et la rime). Cette mutation manifeste, rompant avec les traditions de tous les temps et de tous les pays, se présente comme une Révolution. Pour des poètes critiques comme Jules Tellier, il s'agit d'une véritable Commune poétique ! « *On ne sait plus sa quantité. Nous allons doucement à la barbarie* !. » Mais pour les Symbolistes et les Décadents, il s'agit de prendre la relève d'un alexandrin essoufflé et de revendiquer, en prenant à témoin la publication des *Illuminations*, la légitimité des rythmes particuliers de l'« ouïe individuelle ». De fait, toutes les générations ultérieures de poètes ont été obligées de se définir dans cet espace-là, entre la métrique traditionnelle et la fantaisie personnelle.

Un récit formel

Au fil des chapitres, Roubaud dresse en quelque sorte un tableau « transformaliste » de la poésie française, de 1870 environ à nos jours. Avec la particularité de mettre l'accent essentiellement sur ce qu'est la forme du vers, à chaque étape. C'est ce qu'il appelle un *récit formel*, un récit double, car l'exposé des propriétés abstraites du vers, qui sont beaucoup plus profondes et plus intéressantes que ce qu'en disent les habituels traités de versification, est inséparable de celui de leurs transformations, à travers l'écriture de chacun des poètes.

Au centre : la théorie du rythme de Pierre Lusson, appliquée à la poésie, dans les termes de laquelle il est devenu possible de penser, puis d'exprimer la découverte.

Bien qu'il soit difficile de résumer une démonstration — sa subtilité apparaissant souvent dans la manière de traiter les détails — j'essaierai toutefois d'en dégager les grandes lignes.

La vie du vers français « alexandrin » peut être comparée à celle d'un héros, né en 1170 avec la version de Lambert le Tort de Châteaudun ; il est jeune avec les sonnets du XVI^e siècle, adulte avec Racine, mûr avec les Romantiques et vieillissant avec le vers libre. Car, contrairement à l'idée reçue selon laquelle l'alexandrin est mort vers 1880, Jacques Roubaud situe la « mort » de l'alexandrin dans les années 60-70 de notre siècle, avec, en particulier, les poésies de Jabès, Faye, Deguy et Denis Roche.

Que le vers libre ne soit qu'un vieil alexandre, voilà sans doute qui va faire bondir. En effet, l'idéologie dominante à ce sujet, aujourd'hui, s'attache plutôt à ce que Roubaud appelle une *dénégation du formel*, et à prétendre que la poésie n'a que faire de ces questions. La démonstration dérangera cette certitude. En effet, si les lois conscientes et explicites du vers classique ont été abandonnées (rime et décompte), les lois « inconscientes » en ont toutes été conservées². Mieux : sur le plan des régularités que ces dernières ordonnent, le vers libre est plus « conservateur » que l'alexandrin de Nerval, Hugo, Rimbaud et Mallarmé. Si le vers libre l'était vraiment, pourquoi ne pas les avoir aussi transgressées ?

Le vers libre connaît aussi une évolution dans la vieillesse d'Alexandre. Il atteint son apogée en 1930, Apollinaire et avec les surréalistes. Ensuite, il piétine, et il cohabite avec ce que Roubaud appelle l'alexandrin reconstitué (« fossile »), par exemple de Valéry, ou avec l'alexandrin arrêté (Aragon, *Le Crève-Cœur*). A cette époque, la règle du vers libre est seulement *négative*, il s'agit d'*éviter* l'alexandrin. Dans les années cinquante au contraire, la tradition orale du vers classique s'estompe : l'alexandrin devenu moins perceptible est difficile à éviter ! On assiste à un retour en force d'une « métrique héréditaire » (involontaire), en prose et en poésie³.

Comment en sortir ?

Si l'on se pose maintenant la question : comment faire pour réussir où le vers libre a échoué, pour échapper au carcan traditionnel et faire une nouvelle poésie ? Pour Jacques Roubaud, la réponse est claire : il faut choisir ou rechercher un *autre système de contraintes*. La liberté viendra de là. A la fin de son livre, on trouve, illustrés par la poésie très récente, différents types de solutions. Roubaud signale par exemple le travail sur l'unité-page et l'articulation du blanc (Royet-Journoud, Albiach, Daive, Veinstein, etc.) ; l'utilisation de contraintes souvent étrangères à la langue orale, ou de contraintes « mathématiques » (Pérec, l'Oulipo) ; la contrainte typographique (Maurice Roche, le Collectif d'Atelier) ; les artisans de nouvelles métriques (Réda, Lionel Ray, Paul-Louis Rossi), etc.

Par modestie, mais peut-être aussi par malice, Roubaud ne parle pas dans son livre de ses propres procédés d'invention poétique. Car c'est quelqu'un qui préfère ne jamais livrer totalement sa pensée,

et qui laisse au lecteur le goût et la chance de poursuivre une réflexion. Dans ce cas pourtant Roubaud intervient de manière aussi importante dans la *théorie poétique (généralive)* que dans la *pratique* poétique. N'oublions pas que de cet *Héphaïstos* et de cette *Aphrodite* sont nés des poèmes aussi divins que celui-ci ⁴ :

« La bouche est double et / la langue est double dans la / bouche et dans la double / bouche naît l'unique langue / langue des baisers et du // chant. la langue du / chant dans la bouche est double et / dans la bouche la / langue s'enlace à la langue / double langue d'une bouche, // un instant, unique ; / bouche qui n'est rien sans autre / bouche ; langue qui / n'est langue vraiment que double / à la naissance du chant. // ... »

Mitsou RONAT

1. In, *Nos poètes*, Duprez, 1888.

2. En particulier, les deux lois de coïncidence du vers et de la syntaxe. Cf. le chapitre VI.

3. Cf. les anthologies (années poétiques, etc.). Pour exemple antérieur, voir *Le Pré*, de Ponge.

4. Extrait de *Trente et un au cube*, Gallimard, 1973.

Le Recel et la Dispersion

« Bibliothèque des Idées », Gallimard

Jacques GARELLI

De la dernière page : « L'itinéraire de pensée et d'être vécu dans la présence temporelle du texte qui se profère à travers la gorge du lecteur, en ce lieu du corps d'où surgit la voix des prophètes, se livre sous la dimension d'une puissance ouverte de significations à tenter, à inspecter dans le cheminement d'une lecture. »

Jacques Garelli a successivement éliminé par de brèves allusions, manifestes, théories et critiques qui jalonnent l'histoire de la poésie. Ils sont peut-être utiles et même nécessaires, mais toujours insuffisants pour dire que c'est la poésie aussi bien dans la tradition que depuis Mallarmé et Rimbaud. Le peu de confiance et de goût qu'il a pour le réalisme l'éloigne aussi bien de la biographie et de la psychanalyse que de la linguistique et comme la poésie est chose sérieuse, le formalisme ne le retient pas. Donc, la poésie est là, lue en certains livres, ou entendue dans le cri des marchands d'eau d'Istanbul, sans pourtant qu'il nous dise assez comment on passe du cri à l'écrit et sans que le chant et la musique occupent la place qu'on attend.

Trois textes, trois poèmes sont considérés. *Le verbe Etre*, d'André Breton. (*Le Révolver à cheveux blancs.*) : « Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. » *Grandes inspirations, routes sans destinée*, de Paul Eluard (*Capitale de la douleur. Nouveaux poèmes.*) Et un fragment de la séquence qu'Agrippine conduit dans la première scène du premier acte de *Britannicus* de Jean Racine : « Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore... » Ils n'ont de commun que d'entrer dans le « temple du langage » s'il est authentique, c'est-à-dire créé par un poète, qui cherche et trouve dans le bruit et le désordre des choses, l'ordre et le silence de l'Etre.

Ces études se placent, en effet, d'emblée dans l'ontologie. La philosophie y est donc à chaque page présente. L'éclairage vient de la phénoménologie, — de Husserl et de Heidegger surtout, de Merleau-Ponty et de Sartre aussi. Mais il ne s'agit ni d'une analyse, ni d'une démonstration, puisque la phénoménologie prétend n'être qu'une description — et c'est en cela que consiste l'originalité et la singulière réussite d'un ouvrage, dont la prétention apparaît fort modeste, si l'expression est aussi riche qu'émouvante. Il s'agit, en

réalité d'établir à travers le poème une médiation entre le lecteur et le monde, telle que nous nous sentions vraiment concernés par ce qui se passe, quand le poète parle.

Trois niveaux de lecture pour y parvenir. La première essaie de situer l'événement poétique, quête du lieu dans les termes mêmes du texte, en suivant comme une injonction la proposition de Paul Valéry selon laquelle il faut « lire, vivre où mènent les mots », et en rappelant, avec Paul Claudel, que le fait de « naître avec » (co-naître) est bien la chose nommée. La référence à la *Poétique* d'Aristote, remarquablement comprise, permet, en ce qui concerne Racine, de faire l'économie des critiques psychologiques et sociales — et cette œuvre historique et dramatique pourtant, — *Britannicus* — entre par le processus de l'imagination et du fantasme dans les façons d'être et de faire de la poésie moderne « en fonction de la déréalisation progressive de la situation, du personnage et du langage. »

La seconde lecture « temporalise » le poème et la troisième le « mondaneise ». On connaît ce vocabulaire, qui, dans la langue allemande, se prête si bien, et beaucoup plus naturellement qu'en français, au renouvellement des plus anciens thèmes de la métaphysique. « Créer un poème, c'est faire surgir un monde. Méditer la structure interne d'un texte n'est autre que méditer l'ordre du monde constitué par le poème. » On s'interroge alors sur l'être-au-monde et l'on apprend que le monde *recèle* l'unique sens de l'Être que le temps *disperse* dans les multiples significations de l'existant. La difficulté, reconnue et acceptée de cette position de Heidegger — la négation d'un rapport intelligible entre l'ontique — être au monde, c'est-à-dire dans le temps et l'ontologique — être hors du monde *et* par conséquent hors du temps est l'épreuve même du langage. Dont l'expérience poétique se situe dans le *Sein-bei*, caractéristique de la façon dont le *Da-sein* habite le monde —, espace où l'homme est « traversé » de rapports de familiarité, d'exclusion, d'inclusion, d'attirance et de rejets « qui situent son rapport aux choses hors du champ purifié, mais mort, d'un espace mathématique. » C'est aussi pourquoi un poème ne se lit pas et ne se relit pas comme la prose.

Même si l'on refuse et récuse l'accès à l'Être par la Méditation cartésienne, pour laisser la place à ce vécu, on ne manquera finalement pas de rencontrer l'inévitable cercle que l'ontologie a

toujours constitué. Aussi le poème fait-il « ad-venir le mouvement de son propre savoir et c'est ainsi que le faisant être, il joint dans la même unité perceptible, l'être de son savoir et le savoir de son être. »

Par des méthodes et avec des conséquences bien différentes, l'ambition de la métaphysique a toujours été de réussir à identifier l'être et le savoir. Fallait-il pour mieux entendre la poésie en arriver là aussi, pour qu'elle soit sérieusement considérée ? La référence au monde (non à l'univers qui n'appartient pas au vocabulaire phénoménologique et qui détonnerait ici) ne suppose-t-elle pas que le monde est déjà lui aussi « le » poème, le poème de tous les poèmes, qui trouve donc dans le poète son prophète — celui qui dit la vérité, qui, suivant l'étymologie grecque, « dévoile » sa vérité ? Est-il donc le seul à le faire et infailliblement ? Sans faire croyons-nous le moindre tort à la poésie, nous nous permettrons d'en douter. Cela ne change rien à la valeur d'un livre où la philosophie occupe une telle place sans que ce soit peut-être toute la sienne. Les mots et les choses peuvent aussi jouer un autre jeu.

Serge JOUHET

Bibliothèque Allemande
dirigée par Nicole CASANOVA
Hachette Littérature

Entre la dévotion de Victor Cousin, écrivant en 1826 à Hegel : « *Hegel, dites-moi la vérité. J'en transmettrai à mon pays tout ce qu'il peut comprendre* » et la remarque de Julien Gracq : « *Oui, l'Allemagne m'attire — mais cette immense « recharge » disponible au centre de l'Europe, cette puissante possibilité à la recherche d'une forme, je me demande ce qu'elle peut apporter à un écrivain français — sinon peut-être comme cet état de rumeur, cette vague dilatation de nos frontières, que l'on éprouve à vivre au bord de la mer* », l'attraction ne faiblit pas, tantôt naïve, tantôt enthousiaste, parfois suspecte, avec, il est vrai, de vastes pans d'ignorances ou de malentendus. Saluons donc l'entreprise de Nicole Casanova. Les trois premiers titres de la collection sont judicieusement choisis : *Sur le chemin des glaces*, du cinéaste Werner Herzog, traduit par Anne Dutter ; *Jeunesse*, de Wolfgang Koeppen, traduit par Jacques Legrand ; et surtout *Allemands*, une série de lettres présentées par Walter Benjamin, dans une traduction de Georges-Arthur Goldschmidt. Dans ce recueil épistolaire on retrouve des écrivains aussi importants que Georg Foster, Hoelderlin, Annette von Droste-Hüllshoff, Georg Büchner ou Jacob Grimm. Parmi les prochains ouvrages annoncés, on relève avec intérêt *Le Stechlin*, de Theodor Fontane, si méconnu en France, ainsi que des livres de jeunes auteurs ouest-allemands comme Peter Schneider ou Jürgen Theobaldy. Tout en souhaitant bonne chance à cette collection, j'aimerais cependant attirer l'attention de Nicole Casanova sur le danger qu'il y aurait à assimiler littérature allemande et littérature de la République fédérale (confusion qui, sur le plan politique, nous vaut le douteux slogan « Non à l'Europe allemande »...). En effet, si Thomas Brasch — prévu lui aussi au programme de la collection — a commencé à écrire en R. D. A., cela fait trois ans qu'il a quitté ce pays. Même après le départ vers l'Ouest — voulu ou contraint — d'excellents écrivains est-allemands comme Bernd Jentsch ou Sarah Kirsch, la littérature de la R. D. A. demeure d'une très grande richesse et beaucoup reste à faire dans le domaine de la traduction : Fries, Loest, Reimann, Arendt, Leising, Fühmann, pour ne citer que quelques noms.

Alain LANCE

Littératures du dépaysement

Editeurs français réunis

Claude PRÉVOST

Il y a une vitalité gourmande chez Claude Prévost : lecteur et critique généreux, il ne s'enferme pas pour festoyer en solitaire, il tient table ouverte. Ceux qui lisent ses articles dans les journaux et les revues lui sauront gré d'avoir rassemblé cette petite somme. Et les autres apprendront beaucoup, je crois. En France, la critique littéraire est souvent marquée par un égocentrisme culturel passablement frivole. Quand son regard se porte au-delà des frontières, la recherche de l'exotisme semble l'emporter sur le plaisir de la découverte. Par ailleurs les livres sont prestement enrôlés dans la première querelle politique venue. Bien sûr, la littérature consomme de l'idéologie, en produit aussi. Mais ce n'est qu'un de ses effets. Je suis toujours frappé par l'étrange fonctionnement qui consiste à mettre *ici* la littérature sous globe tout en la rabattant sur sa simple surface politique, pour peu qu'elle vienne d'ailleurs, de l'Est par exemple. Certes, il y a des raisons historiques et culturelles à cela. Encore faudrait-il essayer d'y voir de plus près. C'est ce que tente Claude Prévost dans ces pages riches d'informations, emportant souvent la conviction. Les littératures d'U. R. S. S. et de R. D. A. y font l'objet d'études substantielles. Ce qui n'empêche pas l'auteur de consacrer de très intéressantes pages à Faulkner, Alejo Carpentier ou, dans le domaine français, à Julien Gracq, Marguerite Yourcenar et Aragon. Claude Prévost ne cache ni ses options politiques ni son vif intérêt pour le politique. Mais son essai communique une joie et une intelligence de la lecture, une tonique confiance dans la littérature. *« Comment sommes-nous devenus ce que nous sommes aujourd'hui ? L'une des réponses, ce serait une liste de livres. »* (Christa Wolf.)

Alain LANCE

La revue des revues

N° 1 *Poésie d'ici* (M. J.-C. Gorbella, boulevard Comte-de-Falicon, 06100 Nice). Soixante-dix pages soigneusement ronéotypées, présentées par Jacques Lepage, se proposant de donner la parole aux écrivains de la Côte d'Azur. Dans ce numéro, nous trouvons les textes de vingt et un d'entre eux parmi lesquels un long poème intéressant de Katy Rémy, un poème de Daniel Biga.

N° 1 *La Crécelle noire*, la revue des lépreux de la littérature (?) (Le Melog, B. P. 20, Paris Cedex 18). Une revue qui se réclame du mouvement autonome et qui, comme telle, s'emplit de slogans qui se veulent violents : « Eriger le langage en zone érogène », « Nous sommes les amant(e)s des solutions excessives. La poésie sera apache ou ne sera pas ». Beaucoup de textes polémiques, quelques textes poétiques : il y a entre eux un certain décalage.

N° 2 *Interventions à haute voix* (Gérard Faucheux, 5, rue de Jouy, 92370 Chaville). Numéro essentiellement consacré aux rencontres théâtrales de Sèvres, mais le dossier « écritures » est entièrement réservé à la publication de poèmes.

N° 3 *Le la* (G. Dunant, 14, quai des Forces-Motrices, 1204 Genève). 16 photos-montages d'inspiration surréaliste sur le thème des légendes et mythologies.

N° 4 *Obsidiane* (H. Thomas, 50, rue des Abbesses, 75018 Paris), des textes de Armen Lubin, Panaït Istrati, J.-P. de Dadelsen, Max Alhau, Philippe Nathaniel, Alain Bourdon, François Laloux, André Corcos, J.-M. Rouvière. Mohamed A. Tazi.

N° 10 *Prisme* (J.-P. Claveau, 11, avenue de la Gare, 17230 Marans). Consacré à « musique noire et magie blanche », un numéro sur le blues avec des textes très divers et notamment une longue étude d'André Georget et des poèmes d'Emmanuel Eydoux.

N° 11 *Verso*, poésie à Lyon (Claude Seyve, 4, rue Rongier, 69370 Saint-Didier-au-Mont-d'Or). Dagadès, Annie Renaud, Gilles Farcet, Dominique Duvillard, Alain Wexler, Luc Decaunes, Charles Juliet, François Perrui, D.-M. Bidard, François Han, Pierre Grouse, Yves Namur.

N° 15 *Poètes and Co* (31, rue Berzélius, 75017 Paris), suite du dossier fantastique puis des poèmes et beaucoup de notes et informations diverses.

N° 15-16 *Doc(k)s* (J. Blaine, Le moulin de Ventabren, 13122 Ventabren) ; plus de 500 « cartes postales » réalisées par des peintres-graphistes du monde entier dans l'esprit décapant de la revue. Un numéro passionnant.

N° 16 *Possibles* (P. Perrin, Chassagne-Saint-Denis, 25290 Ornans). Cinq poèmes-affiches : Chambelland, Klée, Martin, Lévy, Perrin.

N° 18 *L'Immédiate* (18, place du Marché-Saint-Honoré, 75001 Paris). Un très beau numéro réservé à Philippe Clerc qui nous y livre un journal fait d'images déroutantes et de textes entre la veille et le sommeil : un peu comme l'itinéraire métaphorique de l'inconscient donné au jour le jour. Pour 12,00 francs l'exemplaire, c'est un plaisir que l'on doit s'offrir sans aucune hésitation.

N° 28 *L'Ecchymose* (D.-M. Bidard, B. P. 164, 14015 Caen Cedex). Numéro spécial Dan Laeft illustré par Francis Denis. De nombreuses pages et informations, quelques poèmes dont trois remarquables de Régis Louchaert.

N° 75 *La Nouvelle Barre du jour* (C. P. 131, Succ. Outremont, Québec H2V 4M8). Cette revue canadienne n'a plus besoin d'affirmer sa réputation, elle présente toujours des textes de grande qualité. Dans ce numéro féminin, on peut lire : Louise Dupré, Marie-Claire Vaillancourt, Pol Pelletier, Zee Artaud, Louise Cobnoir, Yolande Villemaire, Loujy Bersianik, Germaine Beaulieu, Jovette Marchesault et surtout Micheline Leduc et Nicole Brossard.

N° 140 *La Tour de Feu* (P. Boujut, B. P. 20, 16200 Jarnac) et toujours Edmond Humeau et Adrian Miatlev... plus quelques autres.

Enfin, le n° 21 de la revue *Pratiques*. Il ne s'agit nullement d'une revue de poésie, mais d'une revue s'intéressant à la liaison théorie-pratique pédagogique. Ce numéro, intitulé « Proésies » s'applique à interroger les pratiques d'une pédagogie de la poésie qui, depuis quelques années, se dessine ici ou là. On y trouve : La poésie entre les murs ; La pratique poétique à l'école maternelle et élémentaire (G. Jean) ; Je n'écris pas sur les oiseaux (J.-F. Halté) ; Sur la rime (B. Gromer) ; L'inscription du texte poétique (D. Delas) ; La pédagogie des « jeux » poétiques : poésie et pédagogie de la langue (Y. Janot). Un ensemble qui permettra aux enseignants de faire le point.

Pour finir, citons les quelques recueils intéressants parmi tous ceux reçus ce trimestre : *Sept poètes du pays nantais*, aux éditions Traces ; *Obsolètes métaphores*, d'Albert Ayguesparse (Ed. Marginales) ; *Entre parenthèses*, de Pierre Autin-Grenier (La corde raide) ;

Nourrir le feu, d'Yves Broussard (Ed. Sud), une poésie sobre et retenue, une poésie de l'émerveillement disant en peu de mots justes et forts les moments qui incitent à vivre, une poésie du silence et du sensuel :

Etre dans la projection
du geste

perméable au vent

Traité du paysage, de Claudine Capdeville et Daniel Grojnowski (chez D. Grojnowski, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris), un de ces ouvrages rares qui sont le résultat du travail de deux amoureux du livre, une méditation duelle sur le paysage, conçue pour des lectures multiples et enchevêtrées... mais il n'en existe que très peu d'exemplaires ; c'est aussi le cas d'*Histoire d'un livre*, de J.-H. Malineau (Ed. Commune mesure) accompagnée de six échos en image de Gérard Economos : encore un très bel objet dont la lecture exige la lenteur et le respect : le texte épouse parfaitement ce rythme.

Jean-Pierre BALPE

Centre d'activités d'action poétique

LA RÉPÉTITION

27, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris
(près de la place Saint-André-des-Arts)
Téléphone : 326.31.44

LE COMITE DE REDACTION TIENT UNE PERMANENCE
CHAQUE VENDREDI, de 19 heures à 20 heures

action poétique

Numéros
disponibles

26. INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (9 F.)

28-29. RENE CREVEL, numéro spécial. (12 F.)

30. NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A. (9 F.)

31. UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*). (9 F.)

32-33. VLADIMIR HOLAN. (12 F.)

34. OU EN EST LE ROMAN ? *par R. Ballet, Y. Buin, Cl. Delmas...* (9 F.)

36. LA PREMIERE POESIE LYRIQUE JAPONAISE. (9 F.)

38. (*Formule « poche »*) POETES POPULAIRES CHINOIS, *trad. et prés. par M. Loi*. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES. (9 F.)

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI. (9 F.)

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F.)

41-42. « TEL QUEL » *et les problèmes de l'avant-garde*. (12 F.)

44. (*Nouvelle formule*.) DU REALISME SOCIALISTE. (9 F.)

45. POESIE YIDICH, *trad. et prés. Ch. Dobzynski*. (9 F.)

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX. (9 F.)

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs*. (12 F.)

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit). (12 F.)

Supplément au n° 53. — VIETNAM. (6 F.)

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE. (12 F.)

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART - REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes. (12 F.)

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. — La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco). (12 F.)

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes. (10 F.)

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT. (12 F.)

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre*. (12 F.)

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer*. (15 F.)

61. POLOGNE : les avant-gardes (1917-39), la nouvelle poésie (1945-73). — GERTRUDE STEIN : poèmes (tr. et pr. par J. Roubaud). (208 p. — 15 F.)

63. KHLEBNIKOV, MANDELSTAM, LE FUTURISME, L'AKMEISME, TYNIANOV, MAIAKOVSKY : Poèmes, manifestes, analyses, interventions, positions. — Articles ou entretiens : H. Henry, C. Frioux, Y. Mignot, L. Robel. — Aigui, Tsvetaieva, Souleïmenov, Sloutski, Eikhenbaum, Akhmatova. — Illustrations. — Chronologie. — Bibliographies. — Entretien avec H. Meschcnnic. (336 p. — 27 F.)

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...* (15 F.)

64. TROUBADOURS : Ensemble bilingue (XII^e et XIII^e siècles), première tentative d'appropriation collective de ces poèmes en vue d'en faire des poèmes de maintenant. — Henry Bataille. — V. Khlebnikov. (200 p. — 18 F.)

65. LA CUISINE : Saint Pol Roux, Monselet, Fourier, Mathews, Braun, Snyder, Yurkievich, Khlebnikov, Desnos, Gertrude Stein, Cage, Cécile Lusson, Berchoux, Perce et autres auteurs du XV^e siècle à aujourd'hui, des illustrations de Pierre Getzler. (208 p. — 18 F.)

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Horcquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve). (176 p. — 18 F.)

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute*. (9 F.)

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille*. (15 F.)

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco. (168 p. — 18 F.)

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J. R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray,

L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL. (184 p. — 18 F.)

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'intervention, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante. (208 p. — 18 F.)

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance. (240 p. — 30 F.)

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens. M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick... (160 p. — 24 F.)

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport (160 p. — 24 F.)

74 bis. POEMA : Un peu de politique à propos d'événements récents qui ont touché certains d'entre nous bien qu'on puisse se demander pourquoi maintenant... (36 p. — 10 F.)

75. TROBAIRITZ : les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age — Avec Liliane Giraudon, Raquel, Claire Blanche Benveniste, René Nelli, Jean-Pierre Winter, J. Roubaud... — Et : J. Guglielmi, G. Le Gouic, S. Gavronsky, D. Tacaïlle, M. Passelergue, A. Boudre, J.-P. Georges, H. Feuillet, F. Reille, H. Piekarski. (24 F.)

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud. (24 F.)

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES : Textes de P.-L. Rossi, H. Deluy, D. Pémerle, L. Giraudon — Dessins de P. Getzler, C. Rosset, D. Pautre, G. Planet, J.-P. Marchadour, Joël Drouilly, Claude Nourry, Patrick Rosiu. (24 F.)

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour an(s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n ^{os})	France	50 F	Etranger	100 F
2 ans (8 n ^{os})		95 F		200 F
Soutien (4 n ^{os})		500 F	(8 n ^{os})	1.000 F

— Je désire également recevoir :

- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts,
75006 Paris.

A , le

Signature :

P.-S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

FLAMMARION-POÉSIE

ANDRÉE CHEDID

Cavernes et soleils

Un nouveau recueil de poèmes de l'auteur de *Contre-chant*, *Visage premier*, *Fraternité de la parole*, *Cérémonial de la violence*, etc.

Des textes qui tentent d'explorer des bribes de notre terre commune ; à travers cavernes et soleils, dégradation et renouveau.

176 pages 14 x 20. Broché 45 F

CLAUDE ESTEBAN

Terres, travaux du cœur

« La poésie n'a pas mission de représenter la maison durable de l'être, mais bien plutôt de signifier une demeure que nous bâtissons » pour l'être « en vue de sa visite évasive... » *Terres, travaux du cœur* pose ainsi la question ontologique en termes de lieu et de vibrations affectives : discerner, approcher par l'intermédiaire du toucher, au bout de quoi il y aura une possible maîtrise du Temps et de l'Espace.

272 pages 14 x 20. Broché 60 F

JEAN TORTEL

Des corps attaqués

L'œuvre de Jean Tortel occupe dans la poésie contemporaine une place de tout premier plan. Son dernier recueil *Des corps attaqués* tourne autour de la question du lieu. Plus précisément des relations innombrables entre les corps puisqu'ils composent l'espace qui nous regarde. Le poème nous entraîne dans ces luttes « élémentaires » auxquelles le langage lui aussi succombe : autre corps, il est emporté à son tour dans l'événement de cette confrontation générale.

160 pages 14 x 20. Broché 45 F

Jacques Roubaud

La vieillesse d'Alexandre

Essai sur quelques états actuels
de la poésie en France

Editions François Maspéro
Collection Action Poétique

RAPPEL DES TITRES PARUS

- ELISABETH ROUDINESCO : *Pour une politique de la psychanalyse.*
- SERGE TRÉTIAKOV : *Dans le Front Gauche de l'Art.*
- *Poètes baroques allemands, trad. et prés. MARC PETIT.*